

Souvenirs sur Lénine

Gleb Krjijanovski



Février 1897 : Membres de « l'Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière » de Saint-Pétersbourg. Krjijanovsky est le second à gauche, assis à côté de Lénine.

Sources : Souvenirs sur Lénine. Paris, Éditions sociales, 1956, pp. 189-211. Cette version a été complétée par quelques paragraphes finaux figurant ici entre crochets et provenant de la version publiée dans les Cahiers du Bolchevisme, 1^{ère} année, n°30, 1^{er} novembre 1925, p. 2035. Notes MIA.

I.

Du vivant de Vladimir Ilitch, pour nous tous qui avons le bonheur de l'entourer, parler de lui eut été sans doute la chose la plus reconfortante : travaillant à ses côtés, nous pouvions, plus que tout autre, comprendre et sentir les qualités peu communes de notre collaborateur. Mais sa grande modestie nous interdisait alors d'aborder ce sujet.

À présent que tous aperçoivent les puissants liens qui le rattachaient aux masses populaires et que le monde entier prononce son nom, c'est pour une raison toute différente qu'il nous est difficile d'évoquer son souvenir. Comment se résigner à la pensée qu'il nous a quittés à jamais ? Désormais, personne ne peut ignorer que nous avons perdu en Vladimir Ilitch un homme extraordinairement

proche des masses laborieuses, une personnalité aux dons exceptionnels, qui joua un rôle historique dont l'importance n'est niée par personne, tant il est vrai que notre pays n'a encore produit personne qui l'égalât.

Cependant, il n'est pas si facile de pénétrer le mystère du génie de cet homme, de souligner les aspects essentiels de sa nature, de préciser avec justesse tout ce qui l'élevait très haut au-dessus de nous tous. Parfois apparaissent dans l'histoire de l'humanité des individus qui, comme un flambeau éclairent la voie des autres ; nous disons d'eux qu'ils sont des « génies », mais nous demeurons souvent incapables d'expliquer pourquoi ils le sont.

Rappelons à ce propos quelques définitions du « génie ». En voici une : le génie, c'est l'heureux amalgame de caractères positifs qui se trouve réalisé chez un être humain. C'est l'exemple concret d'une conversion de la quantité en qualité.

Prenons un homme bon, capable, doué, sans plus. Ajoutons-lui, un rien, mais un rien déterminant dans ladite combinaison de qualités, et notre homme sera non plus seulement doué, mais génial. S'en tenir à de telles généralités équivaut à ne rien dire. Le « mystère » du génie ne se trouve pas pour autant éclairci.

Une autre définition dit que le génie est une forme particulière de l'aptitude à l'effort et presque toujours le résultat d'une prodigieuse puissance de travail. Mais une objection nous vient immédiatement à l'esprit : nous connaissons beaucoup de grands travailleurs qui n'ont rien de génial. Il faut bien reconnaître que donner une définition générale, c'est mal poser le problème. Celui-ci ne peut être résolu que par l'étude de cas particuliers : c'est pourquoi les solutions varieront selon les individus.

Si nous adoptons ce point de vue, nous devons convenir qu'il est particulièrement difficile de camper un personnage tel que Vladimir Ilitch. Mais je n'ai pas l'ambition d'y parvenir, je me borne à rassembler quelques matériaux. Cette tâche est lourde et délicate ; c'est un portrait inachevé et, de toute évidence, ce sont les siècles qui l'achèveront.

À première vue, il n'en imposait pas. Mais rappelons-nous ce que disait Marx à propos des caractères distinctifs des révolutions prolétariennes comparées aux révolutions bourgeoises. S'il est vrai que l'essence même du mouvement prolétarien exclut tout procédé spectaculaire, tout art dramatique dans le comportement du héros principal de ces révolutions de masses, ne sommes-nous pas en droit d'attendre une simplicité toute particulière de ceux qui sont destinés à assumer le grand rôle historique des chefs du prolétariat ? Quoi qu'il en soit, cette absence de brillant extérieur faisait la distinction de Vladimir Ilitch.

Examinons d'abord son apparence extérieure, si modeste, si effacée. De petite taille, surmontée d'une casquette commune, sa silhouette pouvait passer inaperçue dans n'importe quel quartier d'usines. Son beau visage basané avait quelque chose d'oriental : c'est presque tout ce que l'on peut dire de son portrait physique. Vêtu d'un sarrau, Vladimir Ilitch pouvait aussi facilement se perdre dans la foule des paysans de la Volga : il y avait dans ses traits une expression directement héritée des couches profondes du peuple, avec lesquelles il semblait lié par le sang. Mais il suffisait de regarder les yeux de Vladimir Ilitch, ces yeux remarquables, d'un brun très sombre, pénétrants, pleins de force intérieure, d'énergie, pour sentir qu'on avait devant soi un homme d'un type peu commun. Dès qu'on l'observait de plus près, la première impression produite par sa simplicité extérieure se dissipait. On avait alors l'intuition de ses dons exceptionnels. Et tout cela, la plupart des portraits sont impuissants à le traduire. Ce n'est pas par hasard qu'un célèbre sculpteur français¹ – vraisemblablement loin de prévoir la future activité historique de Vladimir Ilitch – fut frappé et charmé par les lignes de son front : il le

1 Il s'agissait du sculpteur d'origine ukrainienne Nauom Aronson (1872-1943), dont l'œuvre la plus célèbre est le monument de Beethoven à Bonn. Son buste de Lénine a été exposé au pavillon soviétique de l'Exposition universelle de 1937 à Paris.

poursuivait à Paris, dans l'espoir de pouvoir modeler sa tête. Elle avait, selon cet artiste, une originale beauté spirituelle : le front de Vladimir Ilitch rappelait les sculptures qui représentent Socrate, le grand penseur de l'Antiquité.

Cependant ce n'était pas dans son apparence extérieure, mais dans son commerce, que la nature spirituelle de Vladimir Ilitch trouvait son expression la plus puissante. Souvent, nous nous sommes rencontrés dans des milieux qui ne pouvaient pas le connaître par avance. Toujours, je prévoyais ce qui ne devait pas manquer de se produire : où qu'il se montrât, en quelque compagnie que ce fût, du moment qu'il était venu pour dire ce qui lui tenait à cœur, on pouvait être sûr qu'il deviendrait rapidement le centre d'attraction. On pouvait être sûr que sans crier, sans même élever la voix, il s'exprimerait avec tant de poids, de vigueur, de précision, que ses capacités exceptionnelles n'échapperaient à personne.

Lorsqu'on se souvient de [Léon Tolstoï](#), on souligne parfois qu'il savait, à point nommé, passer à l'anglais ou au français, plus subtils, pour faire comprendre aux interlocuteurs trop familiers toute la distance qui le séparait des vulgaires de leur sorte. Vladimir Ilitch, lui, ne recourait ni au français ni à l'anglais et cependant, il possédait aussi ce talent à un plus haut degré encore ; fidèle et délicat avec ses amis véritables, avec les militants du Parti auquel il s'était consacré sans restriction aucune, il était toujours l'ennemi acharné des philistins, du conformisme, de tout compromis avec les positions intermédiaires du « marais », quel qu'il fût. Sans qu'il fit apparemment d'efforts pour la créer, autour de Vladimir Ilitch régnait une atmosphère de sérénité et d'activité, comme s'il allait de soi qu'en sa présence étaient déplacées toute conversation oiseuse, toute parole vaine ou banale.

Cet extérieur simple à première vue, – là est l'important : uniquement à première vue – ce physique rayonnant de beauté spirituelle, cette façon de s'exprimer si modeste mais si significative quant aux extraordinaires capacités intellectuelles de Vladimir Ilitch, ne sont naturellement que quelques traits de son génie. On ne saurait non plus contester son énorme puissance de travail, ses dons multiples (ce n'est pas par hasard qu'il fut le meilleur élève de son lycée pendant de nombreuses années) et son immense réserve de forces physiques. Il nous semble même étrange que les biographies de Vladimir Ilitch mentionnent si souvent la puissance de son organisme. Sa fine silhouette cadre mal avec l'idée que nous nous faisons habituellement de la puissance. Et pourtant il en était ainsi : dans ce corps petit, ramassé, affluait l'énergie vitale, non seulement celle de l'esprit, mais celle d'un être physique fort et sain.

Je me souviens que lors de notre exil en Sibérie, au cours d'une conversation, je rapportai à Vladimir Ilitch la définition de l'homme bien portant, donnée par un chirurgien, célèbre à l'époque, Billroth : *« la santé se manifeste par la vivacité des réactions émotionnelles »*.

Vladimir Ilitch se montra fort satisfait de cette définition. *« C'est bien cela, dit-il, quand un homme bien portant a faim, c'est qu'il a vraiment besoin de manger ; quand il a envie de dormir, il en a bien envie et il ne se demande pas s'il doit dormir sur un lit douillet ou non ; quand il hait, c'est d'une haine véritable... »*. J'observai alors les vives couleurs de ses joues, l'éclat de ses yeux sombres et je me dis que j'avais devant moi l'image même de cet homme bien portant.

Mais sur cette terre, bref est notre passage. Aussi c'est un grand bonheur de découvrir dès la prime jeunesse sa propre personnalité et ses propres buts. N'est-ce pas là, en général, le secret de la réussite dans la vie ? S'il en est ainsi, Vladimir Ilitch avait pleinement réussi la sienne. Il me disait qu'il était en cinquième, au lycée, lorsqu'il avait définitivement rompu avec la religion : il avait retiré sa croix et l'avait jetée. Quand je le rencontrai pour la première fois, c'était un jeune homme de vingt-trois ans, le type, non achevé mais déjà nettement ébauché, du « roc » qui devait dans l'avenir révéler au monde entier sa force extraordinaire dans son intégrité.

Je revois en pensée St-Petersbourg et les cercles d'étudiants révolutionnaires, aux alentours de 1890. En m'appuyant sur la première période de l'activité de Vladimir Ilitch à St-Petersbourg, j'essaierai de

montrer en quoi consistaient les buts de ce garçon peu commun. À cette époque, me semble-t-il, apparaissent clairement les traits personnels qui faisaient de Vladimir Ilitch Oulianov, homme plein de dons et d'énergie vitale, le génial Lénine.

Nous considérons la doctrine du socialisme scientifique comme la science supérieure, la plus utile pour les masses laborieuses. Elle est la clef qui permet de comprendre l'essentiel : elle montre comment il faut vivre et lutter pour changer notre vie et la réorganiser, afin que la lutte générale cède la place à l'entente fraternelle, à la joie, à l'harmonie. Le difficile passage du capitalisme au socialisme avait été préparé par les travaux de Marx et d'Engels qui, précisément, représentaient pour les travailleurs de puissants moyens d'action. Mais les événements politiques prirent une telle tournure en Europe occidentale, que les années de 1880 à 1900 marquèrent une relative accalmie dans la lutte de classes. Engels, il est vrai, affirmait qu'au cours de ces années de lente évolution, le parti social-démocrate d'Allemagne s'était renforcé en se « remplissant les joues ». Mais en fin de compte, il s'avéra que l'arme précieuse forgée par les artisans de l'avenir, Marx et Engels, était reléguée en tant que réserve, dans les arsenaux inoffensifs de l'« opposition légale ».

Et voilà que dans nos plaines nordiques apparaîit un homme exceptionnel qui, mieux que personne, sait apprécier la force prodigieuse de cette arme forgée par le génie de Marx. Pour lui, le marxiste est avant tout un révolutionnaire. Il fait irruption dans l'arsenal des social-démocrates d'Allemagne, arrache des murs les panoplies de combat, ouvre en grand portes et fenêtres ; il sonne le tocsin, rassemble des millions de travailleurs, leur met entre les mains l'arme du marxisme, en vue d'une lutte à mort contre le capitalisme et ses tenants. Cet homme, c'est Vladimir Ilitch Oulianov-Lénine.

La meilleure politique est celle qui ne transige pas sur ses principes. En s'appuyant fermement sur ceux de la doctrine de Marx, Vladimir Ilitch fut un excellent homme politique.

Mais un bon politique doit posséder également ce que l'on appelle le sens des réalités. L'activité de Vladimir Ilitch au cours de trois révolutions nous fournit l'exemple de sa lucidité et de sa parfaite compréhension des événements.

En 1889, j'étais un garçon de dix-sept ans qui n'avait pas encore atteint sa pleine maturité intellectuelle. J'arrivai à St-Petersbourg, où je devins élève de l'Institut technologique. Durant ma deuxième année d'études, je me rapprochai de la « gauche » étudiante d'alors. Je me souviens que nous avions, mes amis et moi, un désir indéfinissable, mais impérieux, de « brûler nos vaisseaux », c'est-à-dire d'en finir avec la routine dans laquelle nous étions élevés, venus sous un même toit des coins les plus divers de la province. Différents courants devaient fatalement nous lier aux souvenirs des héros révolutionnaires qui, dans les murs de cette ville, avaient connu le « chemin de la gloire ».

Les premières tentatives des « déclassés » de 1860, transmises par les pages usées du *Sovréménnik* (Le Contemporain) et des *Otiétchestvenni Zapiski* (Les Annales de la patrie), la satire de **Saltykov-Chtchédrine**, l'esprit frondeur du publiciste **Mikhaïlovski**, le prêche lourd et pesant de **Lavrov**, les brochures de « Terre et Liberté » ou de la « Volonté du Peuple »², et enfin le merveilleux message que nous apportait au printemps de notre vie le groupe « Libération du travail », autant de phases littéraires successives de l'évolution que nous parcourûmes depuis les vagues populistes que nous avions été jusqu'aux véritables marxistes que nous sommes devenus. Et comme un rocher, marquant un terme, s'élevait le chef-d'œuvre de Marx, son *Capital*.

2 *Narodnaïa Volia* [la Volonté du peuple], organisation politique secrète des populistes fondée au mois d'août 1879 à la suite de la scission de l'organisation populiste *Zemlia i Volia* [Terre et Liberté]. Ses adhérents luttèrent héroïquement par des attentats contre l'autocratie tsariste, mais ils entendaient changer la société sans la participation du peuple, par leurs propres forces, au moyen du terrorisme individuel.

C'est en réfléchissant sur les pages de ce livre que nous commençâmes à nous sentir sur un terrain ferme et trouvâmes des bases solides pour critiquer le populisme de toute tendance, quelles que fussent ses apparences révolutionnaires. Bientôt notre groupe, composé essentiellement d'étudiants des écoles techniques, voua à Marx un véritable culte.

Lorsque nous faisons de nouvelles connaissances, avant tout, nous nous inquiétons de leurs opinions sur Marx. Personnellement, j'étais convaincu que si l'on n'avait pas approfondi deux ou trois fois *Le Capital*, on ne ferait rien de bon. Malheureusement, les exigences que nous avons pour le cerveau des étudiants, nous les avons aussi pour celui des ouvriers que nous essayons de contacter et de grouper en cercles de propagande. Aujourd'hui encore, j'ai des remords quand je me rappelle combien nous tourmentions nos amis ouvriers avec la « redingote » ou la « toile » du premier chapitre du *Capital*. De plus, nos cercles révolutionnaires ouvriers étaient accaparés par des activités d'ordre plutôt culturel. L'ardente soif spirituelle dont brûlaient alors les travailleurs d'avant-garde y était bien pour quelque chose.

L'arrivée parmi nous de Vladimir Ilitch Oulianov, à l'automne de 1893, fut comme un coup de tonnerre vivifiant. Alors commença pour nous une vie nouvelle. Quand, à cet automne de 1893, je revins d'un stage d'été en usine, je trouvai mon cercle particulièrement animé : notre nouvel ami venu des bords de la Volga, Vladimir Oulianov, avait rapidement conquis la première place dans notre organisation. Le fait que son frère [Alexandre](#), un des derniers de la « Volonté du Peuple », ait été exécuté en 1887, prédisposait déjà notre groupe à lui réserver un accueil amical.

Quand je fais un retour sur le passé, je revois Vladimir Ilitch à vingt-trois ans. Et maintenant, plus nettement qu'alors, m'apparaissent son étonnante pureté et cet enthousiasme constant qui, à chaque instant, le tenaient prêt à l'exploit ou au sacrifice total. Peut-être devait-il tout cela à ce drame familial, à l'héroïsme de son frère, qui le liait mieux que tout autre aux traditions de la lutte révolutionnaire. Cependant, la maîtrise avec laquelle il utilisait les arguments de Marx, sa connaissance surprenante de la situation économique du pays et de ses statistiques était ce qui nous en imposait le plus, à nous, marxistes jusqu'au pédantisme.

Ma première rencontre avec Vladimir Ilitch eut lieu chez **Z. Nevzorova**. Il y faisait, pour notre cercle, un exposé sur les « marchés ». Il brilla par la richesse des exemples qu'il empruntait aux statistiques. Je ressentis alors une joie indicible : quel rôle décisif jouait le marxisme dans la connaissance de notre économie !

Certains membres de notre cercle se montrèrent même quelque peu choqués par la façon concrète dont il abordait un problème aussi théorique que celui de la création des marchés pour le capitalisme en développement.

À partir des données fournies par l'économie de la Russie, Vladimir Ilitch réfuta toutes leurs élucubrations confuses et artificielles sur le développement de l'économie capitaliste.

Son front dégarni et sa grande érudition valurent à Vladimir Ilitch le surnom de « Vieux » qui contrastait singulièrement avec son énergie et son héroïsme juvéniles. Mais ce jeune homme maniait avec beaucoup d'aisance des connaissances profondes, avait vis-à-vis des questions pratiques et des hommes du tact et de l'esprit critique, possédait l'art d'aborder les ouvriers ; selon la remarque très juste de [Nadejda Kroupskaïa](#), il venait à eux en ami, en camarade, et non en maître distant. Tout cela justifiait ce surnom que nous lui avons trouvé. Lorsque j'eus fréquenté ce « vieux » si spécial pendant quelques mois, je m'aperçus que sa présence et nos conversations amicales m'apportaient une sorte de plénitude. Dès qu'il me quittait, pour moi, tout soudain se faisait terne et mes pensées l'accompagnaient...

Quand il se fut adapté à notre milieu, Vladimir Ilitch ne tarda pas à bouleverser l'ordre qui y régnait. Avant tout, il exigea que nous remplacions nos cours par trop approfondis destinés à des cercles

réduits d'ouvriers privilégiés par une action au sein des masses prolétaires de St-Pétersbourg, que nous passions de la propagande à l'agitation. Dans ce but, il fondit tous les cercles ouvriers marxistes de St-Petersbourg en une « [Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière](#) ».

À partir de l'hiver 1894, l'appareil policier fit plus ample connaissance avec la littérature « subversive » des tracts polycopiés qui, en dépit de leur présentation rudimentaire, commençaient ostensiblement à circuler dans les fabriques et les usines de St-Pétersbourg. Dans ces feuilles inspirées par nos entretiens avec les ouvriers, nous nous efforcions, en partant des besoins quotidiens, des conditions de vie dans telle ou telle usine, d'en venir rapidement aux mots d'ordre politiques qui découlaient des obstacles opposés par le gouvernement tsariste aux travailleurs luttant pour des objectifs purement économiques. De brefs meetings, tous les ans des réunions au 1er mai, la fondation d'un organe littéraire permanent, voilà tout ce qui devait être réalisé, entre autres buts visés par le mot d'ordre d'agitation.

Nous savions bien que nos contacts avec les ouvriers, même dans le cadre des cercles de propagande, entraîneraient pour notre groupe de pionniers de lourdes pertes, inévitables dans une lutte inégale avec les rouages perfectionnés de la police. Élargir ces contacts avec les masses laborieuses, comme nous y invitait Vladimir Ilitch en prêchant l'agitation, était, bien sûr, encore plus gros de conséquences. Vladimir Ilitch n'en avait que plus raison de nous reprocher ces imprudences d'intellectuels que nous commettions dans nos relations personnelles. Souvent, nous avions, en effet, le grand tort de nous rencontrer sans autre motif sérieux que celui de « vider notre cœur » ; notre conspiration se distinguait par le caractère extrêmement primitif de son organisation.

En 1895, Vladimir Ilitch eût une congestion pulmonaire très grave. Il dut partir à l'étranger pour se soigner. Mais le but essentiel de son voyage était d'établir un lien direct avec le groupe « Libération du travail ». On conçoit aisément l'importance que nous y attachions et l'impatience avec laquelle nous attendions son retour. Enfin arriva le jour tant attendu et notre « Vieux » pétulant, remuant comme un vif argent, revint parmi nous. De façon fort vivante, il nous raconta les impressions que lui avaient produites [Plékhanov](#), [Axelrod](#) et [Véra Zassoulitch](#). Mais mon souvenir le plus vivace, c'est le récit de ses rencontres avec le prolétariat parisien. Pour lui, l'ouvrier militant français, avec son niveau de culture, son esprit ouvert et vif, son sens de la camaraderie était l'élément humain qui permettait aux marxistes révolutionnaires de concevoir les plus fermes espérances.

C'est à cette époque que remonte la lettre de Plékhanov à [Strouvé](#). Cette lettre, que nous connûmes par la suite, disait comment on avait jugé Vladimir Ilitch dans le groupe « Libération du travail ». Plékhanov y écrivait qu'au cours de son long séjour à l'étranger, il avait vu beaucoup d'hommes arriver de Russie, mais qu'aucun ne lui avait inspiré tant d'espoir que ce jeune Oulianov. Si je me souviens bien, il soulignait aussi dans cette lettre l'étonnante érudition de Vladimir Ilitch, l'intégrité de ses idées révolutionnaires et son énergie débordante.

Ce voyage de Vladimir Ilitch était loin d'être un voyage d'agrément. Dès lors, nous fûmes en rapport direct avec le groupe « Libération du travail » et naturellement nous en profitâmes pour élargir le cercle de nos relations russes. C'est à cette époque que nous nous rapprochâmes des milieux social-démocrates de Nijni-Novgorod, de Moscou, d'Ivanovo-Voznessensk, de Vilno et de quelques villes de la Volga.

Un cadeau, rapporté d'outre-frontière par Vladimir Ilitch, fit alors notre joie. Dans une double cloison de sa valise, il avait pu dissimuler à la douane un de ces appareils à polycopier qui commençaient à se répandre. Par la suite, cet appareil facilita notre tâche d'éducateurs du prolétariat de St-Pétersbourg.

En tant que littérateur, Vladimir Ilitch était déjà extrêmement fécond. De sa fine écriture, il couvrait rapidement d'épais cahiers, où, entre autres, il n'épargnait pas les tristes « héros » du populisme. Nos tracts de propagande exigeaient de nous une abondante production. Mais, par contre, nous pouvions compter sur la collaboration littéraire du groupe « Libération du travail ». L'idée nous vint ainsi

d'éditer un journal spécialement destiné aux ouvriers. Malheureusement, le premier numéro du *Rabotchéié Dielo* (La Cause ouvrière), soigneusement rédigé et aux trois quarts composé par Vladimir Ilitch lui-même, n'arriva pas à l'imprimerie. Il tomba dans les mains des gendarmes. Et pourtant, ce numéro fixait avec une grande précision le programme des social-démocrates pour les dix années à venir. En utilisant l'information fournie par les fabriques et les usines de St-Pétersbourg, nous nous efforcions d'amener le prolétariat de cette ville à prendre conscience de la nécessité d'un parti révolutionnaire. Et nous avions dans cette entreprise beaucoup de hardiesse.

Autant que je m'en souviens, presque rien n'a pu être conservé du contenu de ce premier numéro. Il en fut de même pour les autres manuscrits de Vladimir Ilitch qui circulaient alors dans les cercles révolutionnaires de St-Pétersbourg. Mais par bonheur, on a pu sauver les trois quarts de la brochure intitulée : *Ce que sont les « Amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates*. La clarté, la profondeur de l'analyse font de ce traité prophétique un véritable chef-d'œuvre. Qui le lit maintenant le trouve tout à fait d'actualité, et pourtant, soixante ans nous séparent de la date où il fut écrit. Le rôle de la classe ouvrière en Russie et dans l'avenir de la révolution russe, ses liens avec la paysannerie, le développement de la lutte politique, la prédiction d'une victoire finale de la révolution communiste, la solidarité qui unit celle-ci à la révolution prolétarienne mondiale, tout ceci est exposé dans cette brochure avec beaucoup de relief et de vie. De plus, elle dévoile un autre aspect important de la personnalité de Vladimir Ilitch : le polémiste redoutable, prêt à renverser avec courroux tous ceux qui entravent la voie de la pensée révolutionnaire prolétarienne, tous ceux qui altèrent la juste notion du rôle historique du prolétariat.

Tel m'apparut Vladimir Ilitch, lorsque je le rencontrai à St-Petersbourg. Il avait d'emblée et déjà trouvé sa voie, découvert le chemin qui devait le conduire aux masses laborieuses, en faire l'ami et le chef de celles-ci. Il avait su concentrer toute sa puissance de travail, toute son énergie, toute l'ardeur de son âme, en vue d'un seul but absorbant : l'organisation et l'essor des masses du prolétariat révolutionnaire – un essor effectif, destiné à changer les bases mêmes de sa vie, c'est-à-dire les relations qu'établit entre les hommes le processus social du travail.

II.

Vers la fin de l'hiver 1895, le ciel se fit plus menaçant sur nos têtes. Le pire était que la surveillance de la police prenait parfois une forme déconcertante. Vous sortiez de chez vous en ayant soin d'effacer derrière vous toute trace, selon les règles de la conspiration. Et voilà que soudain, à une étape avancée de votre route, apparaissait, comme sortie de terre, la silhouette d'un limier de police qui vous avait suivi. Par la suite, ces indices nous amenèrent bien entendu à procéder de façon plus astucieuse : nous changions de passeport et de champ d'action. Mais nous n'étions encore que des novices inexpérimentés. Et nous avions cette intrépidité de la jeunesse qui pousse à attaquer audacieusement de front et qui examine de mauvaise grâce les compromis dictés par la « froide raison ». Quoiqu'il en soit, le 8 décembre 1895, par une nuit profonde, nous nous retrouvâmes rue « Chpalernaïa »³ dans cet édifice si particulier de St-Petersbourg, appelé la « Maison de détention préventive ». Nous devions passer quatorze mois dans les murs de cet établissement. Après notre activité révolutionnaire débordante, l'odieux régime de la réclusion ne pouvait que nous être pénible. C'était la solitude absolue, avec de terribles inquiétudes pour nos proches et de sombres perspectives.

La prison eut définitivement raison de deux des nôtres : A. Vaneev contracta une grave tuberculose qui le conduisit rapidement à la tombe et P. Zaporozjets fut atteint d'une forme incurable de la manie de la persécution. Pour moi, comme pour la plupart de mes camarades, le réconfort le plus précieux et le plus efficace était l'amitié de Vladimir Ilitch. Malgré le régime de la détention préventive extrêmement

3 Rue Chpalernaïa, du mot russe *chpalery*, tapisseries. On pourrait traduire « rue des tapisseries ». Cette rue devait sa célébrité à la prison qui s'y trouvait (N. d. T.).

sévère à l'époque, nous réussissions à communiquer entre nous, grâce à la bibliothèque de la prison et aux visites que nous recevions...

Je suis incapable aujourd'hui de reproduire la correspondance échangée alors avec Vladimir Ilitch, mais il y a une chose dont je me souviens très bien : une lettre de lui, c'était pour moi un tonique qui réparait instantanément mes forces et relevait mon moral. Les immenses ressources spirituelles de cet homme, l'influence bienfaisante qu'il exerçait avec tact sur ceux qui en avaient besoin, faisaient de lui en toute occasion et surtout en prison, un camarade irremplaçable.

Dans les cellules de la « Maison de détention préventive », la disposition des fenêtres était telle que pour voir la cour de la prison à travers les barreaux, il fallait s'y hisser à la force des poignets. Ce n'était pas une opération facile, d'autant plus que les gardiens épiaient sans cesse les détenus par les guichets pour les empêcher de se livrer à ces manœuvres. Aucune force mauvaise ne pouvait me les interdire aux heures où, selon mes observations, Vladimir Ilitch devait se trouver dans le carré de la promenade, que l'on voyait de ma cellule.

Lui aussi savait bien que ces rendez-vous à distance étaient possibles à certains moments, et nous ne tardâmes pas à communiquer en faisant avec nos doigts les signes conventionnels de notre code de prison. Je revois son cher visage, ses signaux précipités et le coup d'œil circonspect qu'il jetait involontairement au milieu du cercle, sur la sentinelle renfrognée. Voilà qu'il me regarde avec une joyeuse insistance et qu'il me télégraphie à la hâte : « *L'Ukrainien est au-dessous de toi !* » Je me jette sur le plancher de ma cellule de malheur et dans l'étroit orifice réservé autour du tuyau de chauffage qui traverse les étages, je crie pour appeler mon voisin. C'est, **Radtchenko**, notre conspirateur le plus habile, maintenant hélas, décédé lui aussi, qui me répond d'une voix à demi étouffée : « *Est-ce bien toi, ici ?* » Pour une fois, l'Administration pénitentiaire était prise en faute : des inculpés d'un même procès étaient voisins et non séparés par un « droit commun », comme d'habitude. Et Vladimir Ilitch s'était empressé de profiter de l'occasion. Tout à fait conformes aux nôtres, les déclarations de Radtchenko, nouvellement arrêté, ne manquèrent pas d'étonner procureur et gendarmes, de même que son comportement tout au long de notre procès ; l'heureux hasard de notre voisinage nous avait bien servis.

Les relations suivies de Vladimir Ilitch avec nous tous ne lui faisaient pas oublier la « Volonté ». Pendant cette période, il écrivit toute une série de tracts ; une brochure sur les grèves qui malheureusement ne pût paraître, l'imprimerie du Parti « Volonté du Peuple », à Lakhtine, ayant dû fermer. Il entreprit un vaste ouvrage : *Le Développement du capitalisme en Russie*, qu'il termina en déportation et publia sous le pseudonyme de V. Iline.

Au cours de mes quatorze mois de peine, pas une seule fois il ne m'arriva de le croiser dans un des longs couloirs de la « Maison de détention préventive ». Toutes nos sorties pour la promenade ou les interrogatoires s'entouraient d'un système de précautions à cet effet, y compris un sifflement que les gardiens des différentes ailes échangeaient pour se prévenir de la possibilité d'une rencontre. Mais quand j'entendais qu'on traînait dans ces couloirs des corbeilles pleines de livres, je savais bien que seul Vladimir Ilitch en pouvait dévorer le contenu. Il avait le don étonnant de pénétrer à fond la matière d'un livre, même parcouru hâtivement : comme on a coutume de dire *qui chasse bien, trouve*. Il feuilletait devant vous un énorme volume, et rapidement, relevait quelques citations qui situaient manifestement leur auteur. Lorsqu'on regarde un livre lu par lui, ses marges sont couvertes d'annotations, certaines lignes soulignées fort à propos et il est impossible de ne pas être influencé malgré soi par la critique qui perce dans ces interjections virulentes et bien pertinentes ; « *hem ! hem ! ah ! ah !* », etc.

Je n'insisterai pas sur l'effet contagieux qu'eut à la prison la vie studieuse de Vladimir Ilitch, ne m'étendrai pas sur les efforts que, sur son exemple, nous fîmes tous pendant cette captivité pour parfaire nos études. Mais à cet égard, son influence sur notre cercle devait être encore plus importante pendant notre déportation.

Nous étions parmi les premiers social-démocrates à arriver en Sibérie orientale, et tous les déportés de longue date nous regardaient avec un sentiment mêlé de curiosité et de méfiance. Mais le plus remarquable de nous tous était Vladimir Ilitch, type particulièrement bien défini du nouveau militant politique...

Vladimir Ilitch, **V. V. Starkov** et moi, avons été condamnés à un séjour de trois ans dans le district de Minoussinsk. Starkov et moi avons été envoyés dans le bourg de Tesinskoïé. Vladimir Ilitch avait été désigné pour celui de Chouchenskoïé, à une distance d'environ 100 verstes⁴ du nôtre. Ceci ne nous empêchait nullement d'entretenir des relations épistolaires suivies. En l'occurrence, Vladimir Ilitch était un correspondant particulièrement ponctuel. Deux fois par semaine, environ, nous recevions des lettres de lui. Elles nous tenaient au courant de ses travaux personnels et nous communiquaient les renseignements qu'il tirait de sa vaste correspondance. Celle-ci était possible, non seulement parce que ses lettres à lui étaient toujours « dans le sujet », qu'elles apportaient toujours, sous une forme précise et laconique des réponses mûrement réfléchies et nuancées, mais aussi à cause de l'extraordinaire régularité de Vladimir Ilitch, de la discipline personnelle qu'il observait dans ce domaine ; il pouvait répondre de façon acerbe, en polémiste, mais opposer le silence, ou pis encore « bâcler » ses réponses, était pour lui inadmissible.

Je regrette amèrement de n'avoir pu conserver le paquet de lettres reçues de lui pendant ma déportation ; nos péripéties, les craintes perpétuelles que nous causait la police, m'obligèrent à les détruire. Pourtant c'était là des documents précieux. Elles auraient pu mieux faire connaître le travail de préparation qui absorbait Vladimir Ilitch à cette époque. Ensemble, nous examinions entre autres les problèmes posés par les nombreux thèmes du Développement du capitalisme en Russie, livre qu'il était en train d'écrire, les nouveautés des littératures russe et allemande qui nous parvenaient, et tout ce qui nous paraissait alors essentiel et d'actualité. Il me semble que cette correspondance illustrerait assez bien l'art qu'avait Vladimir Ilitch d'aller, sans aucun détour, tout droit, au fond du problème, quel qu'il fût. C'est précisément cette qualité qui donnait à sa langue sa rare simplicité, sa limpidité. Il est vraiment difficile de trouver un écrivain qui ait suivi de plus près le conseil de Nékrassov : « *À vaste pensée, expression stricte.* »

Les souvenirs des paysans du bourg de Chouchenskoïé, publiés dans la presse, disent l'impression produite sur eux par la vie extrêmement laborieuse et régulière de Vladimir Ilitch déporté. Sa culture juridique, sa passion pour l'étude, ses réponses pertinentes à n'importe quelle question, ses conseils fort opportuns, lui acquirent rapidement une réputation d'homme exceptionnel. C'est la première année, je crois, que je pus obtenir sous un prétexte quelconque, l'autorisation de séjourner quelques semaines à Chouchenskoïé. Le souvenir de ma vie commune avec Vladimir Ilitch est gravé dans ma mémoire. À cette époque, il continuait à vivre dans la solitude la plus complète. L'emploi de sa journée de travail, réglé minutieusement jusqu'à la moindre minute, équilibrait de façon fort judicieuse les rations de lourdes tâches et les choses précises de menus travaux, représentant le repos indispensable. Le matin Vladimir Ilitch sentait affluer forces physiques et énergie, il était prêt à lutter, à se démener ; il m'arrivait alors souvent de me mesurer avec lui dans une sorte de combat singulier, jusqu'au moment où une très active résistance de ma part réussissait à le calmer. Ensuite, après une courte promenade matinale, commençait notre programme d'études. Un certain nombre d'heures était consacré aux travaux littéraires, à la préparation de matériaux de statistique, à la philosophie, ou à la lecture de traités d'économie – aussi bien occidentaux que russes. Pour le repos, nous nous réservions les belles-lettres.

Les journaux nous parvenaient, mais évidemment avec un retard considérable et nous en recevions plusieurs à la fois, par paquets. Mais Vladimir Ilitch s'ingéniait aussi à organiser leur lecture : il les classait de façon à respecter l'ordre chronologique de leur parution et dans une journée, ne lisait que ceux qui correspondaient à une seule et même date. C'était comme s'il en recevait chaque jour. Il fallait seulement tenir compte de leur grand retard. Lorsque, mal intentionné, je tentais de détruire la

4 Verste : mesure de longueur = 1,057 km (N. d. T.).

cadence de la lecture en extrayant quelques nouvelles des derniers numéros, il se bouchait les oreilles et défendait farouchement les avantages de sa méthode.

Vladimir Ilitch était un fervent de l'air vif et glacé, de la marche accélérée, du patinage, des échecs et de la chasse. Plein de vie et de gaîté, expansif, quel agréable compagnon il faisait, à ces heures de détente en plein air ou bien à la table de jeu, lors d'une partie d'échecs !

Ainsi s'écoulaient nos semaines de déportation. L'exemple de cet homme peu commun, d'une activité prodigieuse, mettant chaque jour à profit pour accroître son bagage intellectuel, nous redonnait courage, nous stimulait. En sa présence, chacun voulait devenir meilleur, se sentir plus proche de cet être rayonnant du bonheur de vivre.

Je n'ai pas l'intention de décrire ici les « faits et gestes » des déportés de Minoussinsk d'alors. Je noterai seulement en passant que notre groupe de social-démocrates, dirigé par Vladimir Ilitch, devint, en fin de compte une pomme de discorde parmi les déportés. Tout ce petit monde se scinda en deux camps, tous les ouvriers se rangeant de notre côté. Un jour parvint au fond de nos steppes la lettre de Kouskova. Dans ce célèbre « *Credo* »⁵, elle s'efforçait de démontrer le caractère inconsideré de toute propagande politique au sein du prolétariat, pour qui soi-disant la seule voie accessible dans l'immédiat était la lutte économique, la lutte politique devant être laissée aux soins de « l'élite », c'est-à-dire de ces Messieurs les libéraux et intellectuels aux origines les plus diverses. Cette lettre suscita parmi les nôtres des réactions très variées. Seul, Vladimir Ilitch sut évaluer la pernicieuse déformation de la conscience du prolétariat que pouvait entraîner une attitude opportuniste et rampante à l'égard de l'étroit libéralisme russe. Seul, il sut montrer combien étaient courtes les vues soi-disant pratiques des partisans d'une lutte purement économique.

L'énergique riposte à l'auteur du « *Credo* », connue par la suite dans toute la Russie sous la forme d'une lettre signée par dix-sept déportés de Sibérie orientale, est entièrement de sa plume. Dans ces occasions, Vladimir Ilitch était toujours sur ses gardes, il bouillonnait d'indignation contre les adversaires de ce genre.

Notre exil touchait à sa fin. Je reçus alors l'autorisation de travailler sur la voie du Transsibérien. J'ai gardé le souvenir d'une de mes dernières promenades avec Vladimir Ilitch au bord du large Iénisséï. C'était par un clair de lune glacial et l'immense linceul des neiges sibériennes étincelait devant nous. Avec beaucoup d'enthousiasme, Vladimir Ilitch me racontait ses plans et ses projets pour son retour en Russie. Organiser la publication de l'organe du Parti, transférer son siège à l'étranger, fonder le Parti à l'aide de cet organe, qui serait comme la charpente de l'édifice révolutionnaire du prolétariat, voilà ce qui était au centre de ses préoccupations. Je dois le reconnaître, je trouvai d'abord qu'il surestimait le rôle de cet organe du Parti et j'attribuai cela à son exil prolongé qui l'orientait exclusivement et malgré lui vers l'activité littéraire.

La réalité prouva la valeur de cette voie tracée par Vladimir Ilitch.

III.

La réalité montra que le moment où Vladimir Ilitch, revenu de Sibérie, s'installa à l'étranger et se mit à publier *l'Iskra* (*l'Étincelle*), marqua un tournant décisif dans l'histoire de notre Parti. Comme on le sait, *l'Iskra* avait pour devise cette épigraphe : « *De l'étincelle jaillira la flamme.* » Nous vîmes en effet la flamme jaillir ! Ce fut le gigantesque incendie d'Octobre, qui répandit de vives lueurs sur tout le monde asservi. Il suffit aujourd'hui de parcourir les feuilles de *l'Iskra* pour se persuader de l'importance capitale qu'eut sa propagande passionnée dans l'éveil d'une volonté de révolution chez le prolétariat

5 *Credo*, manifeste des « économistes » composé par E. Kouskova, publié en 1899. On trouve une critique du « *Credo* » dans la « Protestation des social-démocrates de Russie » rédigée par Lénine et publiée à l'étranger en décembre 1899, sous forme d'un tiré à part extrait du n° 4-5 de la revue *Rabotchéïé Diélo* (voir Œuvres Paris-Moscou, t. 4, pp. 171-186).

russe. Parmi cette phalange de littérateurs brillants que la pensée de Vladimir Ilitch rassemblait sous le drapeau de l'*Iskra*, on voit se détacher le personnage central d'un chef aux idées claires et simples, aux propos pleins de passion, de colère et d'audace, réclamant sans cesse de nouvelles luttes contre les ennemis de la cause prolétarienne. La vieille *Iskra* restera toujours le modèle de l'organe de parti qui doit à la fois guider, rassembler, être le phare qui prévient des dangers ou le tocsin impérieux qui allume l'ardeur révolutionnaire et incite à l'action. C'est sous son drapeau que s'accumulèrent en Russie les forces qui devaient par la suite révéler la puissance destructrice, sans précédent dans l'histoire, de la tactique de Lénine et de son marxisme créateur. C'est bien sous son drapeau que se formèrent les premiers groupes des « cohortes de fer » des bolchéviks.

Je passe sur les premières cellules russes de l'organisation de l'*Iskra*, qui furent le prototype des futurs comités ; je passe sur l'union avec *l'Ioujni Rabotchi* (L'Ouvrier du Sud), sur le rôle du premier comité d'organisation chargé de convoquer le Congrès du Parti, sur le travail du centre de Samara, pour m'arrêter aux souvenirs de mon activité révolutionnaire à Kiev (1903-1905).

Rappelons-nous le deuxième Congrès du Parti, en 1903⁶, et la première scission au sein du Parti ouvrier social-démocrate de Russie qui venait seulement de se former. Par décision de ce Congrès, je fus élu au Comité central et c'est pourquoi je fus en rapports très étroits avec le Centre de Genève.

Dans la Kiev d'alors, où s'était installée la cellule de base du Comité central, la vie nous fut au début très difficile. C'est sur le Comité central que reposait la responsabilité d'étendre notre action à la Russie tout entière. Nous devions fondre en un tout les petits cercles disparates des premiers comités, soutenir les camarades militants engagés dans une lutte inégale contre les méthodes à la Zoubatov⁷, contre les raffinements de l'appareil policier du tsarisme qui sentait déjà sa fin, mais conservait encore la force écrasante de son inertie historique.

Nous avions le grand but de nous libérer. Les masses étaient comme un élément naturel sur le point de se déchaîner. Nous étions une poignée de révolutionnaires professionnels qui disposions de moyens très limités. Malgré un effort d'organisation ininterrompu, nous essayions constamment des échecs. Telles étaient les conditions dans lesquelles nous devions construire pour le Parti un appareil à l'échelle de la Russie tout entière. On ne saurait surestimer l'importance capitale de la publication régulière de l'*Iskra* dans notre lutte pour la fondation du Parti. La seule pensée qu'en dépit de nos échecs, les « Six »⁸, avec Vladimir Ilitch à leur tête, travaillaient hors d'atteinte de la police, était déjà un réconfort dans nos moments les plus pénibles. Jugez vous-mêmes de notre déception, quand nous apprîmes que le résultat le plus clair du Congrès de 1903 était une scission à l'intérieur du groupe des rédacteurs de l'*Iskra* : Vladimir Ilitch qui, nous le savions depuis longtemps, avait dans la rédaction de l'organe central un rôle de premier plan, déterminant, devait se retrouver absolument seul.

Dans ces conditions, les responsabilités qu'elle comportait rendaient mon activité à Kiev très difficile. Muni d'un faux passeport, je passai rapidement la frontière. Genève, où j'arrivai, était en pleine effervescence : les émigrés semaient la zizanie. Je ne pouvais reconnaître les vieux amis que je rencontrais, tant ils étaient irrités les uns contre les autres. Les dards de cette fourmilière étaient, pour la plupart, dirigés contre Vladimir Ilitch. Je me rappelle particulièrement bien les griefs des « philippiques » de Plékhanov : il me persuadait que pour la cohésion de la rédaction de l'*Iskra* – qui

6 Le IIe congrès du POSDR s'est tenu du 30 juillet au 23 août 1903, d'abord à Bruxelles, puis à Londres. Ce congrès adopta à la quasi-unanimité le programme de la social-démocratie russe mais se divisa profondément sur l'article 1 des statuts concernant la définition du membre du Parti. Cette division allait cristalliser la formation des fractions bolcheviques et mencheviques du POSDR.

7 Zoubatov : célèbre policier tsariste, chef de l'*Okhrana* de Moscou (police secrète). Créateur du « Socialisme policier ». Il essayait de grouper les « ouvriers » en organisations de tendance prétendue « socialiste », pour mieux les détourner de l'agitation révolutionnaire et les tenir sous la surveillance de la police. Ses méthodes se caractérisaient par leur ruse diabolique (*Zoubatovchtchina*) (N. d. T.).

8 Il s'agissait des six membres du comité de rédaction de l'*Iskra* : Lénine, Martov, Plékhanov, Axelrod, Potressov et Zassoulitch.

selon lui était une Invincible Armada – il fallait consentir des sacrifices plus importants que telle ou telle concession dans l'interprétation d'un paragraphe sur l'adhésion au Parti.

Au cours de ces journées mouvementées, je passais évidemment de nombreuses heures en compagnie de Vladimir Ilitch et parmi tous ces gens agités, il se distinguait précisément par son calme et sa fermeté. Je remarquais qu'il s'efforçait intentionnellement de m'influencer le moins possible : il me confia le soin d'examiner impartialement les circonstances de la scission. Cette fois le sort ne m'avait pas été clément du tout. J'en avais à peine terminé avec le praticisme spécifique de notre organisation révolutionnaire – dont j'ai parlé ci-dessus – que m'échouait le rôle ingrat de tampon. Je consacrai tous mes efforts à réconcilier ceux qui, peu de temps auparavant, étaient encore amis.

En dépit de son caractère entier, Vladimir Ilitch était d'une modestie et d'une humilité rares. Je me souviens qu'une de nos discussions s'était prolongée jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Sachant quelle importance il accordait aux exigences de notre pratique révolutionnaire, je voulais le persuader de la nécessité d'un rapprochement. Je lui décrivais l'influence pernicieuse de la scission sur cette pratique précisément. *« Mais enfin, Vladimir Ilitch, lui disais-je, voyez la situation comme elle est ! En réalité, tout, absolument tout est contre vous ! Même parmi le petit nombre qui vote avec vous, j'en connais qui le font par pur dévouement à votre personne. C'est exactement comme si vous étiez seul, absolument seul, contre tous ! »*

On sait qu'à cette époque des pourparlers de Genève, une trêve fut conclue entre Lénine, Plékhanov et [Martov](#). J'attachais une importance particulière à leur entente, et l'heure me semblait en être venue. Mais je dus payer cher mon erreur d'alors et mes spéculations politiques à courtes vues.

Peu de temps après, je me trouvais de nouveau à Kiev. J'affirmais à mes amis de là-bas que le danger de la scission était écarté, et que notre vieille *Iskra* était redevenue « l'Invincible Armada ». Hélas ! Quelques semaines passèrent et à Kiev nous, reçûmes de l'étranger une série de lettres propres à nous prouver que la rupture entre les deux camps était irrévocable. À nouveau la lutte s'échauffa sur toute la ligne, avec cette seule différence qu'à cause de mes tentatives d'arbitrage, les deux antagonistes me prenaient désormais pour cible.

Les événements ultérieurs montrèrent que seul Vladimir Ilitch avait vu juste. Si le génie consiste précisément à prévoir les événements, à les voir tels qu'ils sont bien avant qu'ils ne soient compris par la masse, cette prédiction de la chute des menchéviks prouvait la géniale perspicacité historique de Vladimir Ilitch. Bolchévisme et menchévisme représentaient deux conceptions diamétralement opposées de la nature des choses. Mais seul le cours des événements le révéla, à mesure que les barricades des soulèvements populaires se dressèrent et se répandirent dans les plaines de Russie.

IV.

Les événements de 1905 me surprirent à Kiev, où je pris une part active à la grande grève des cheminots, grâce à l'emploi que des relations personnelles avaient pu me procurer à la direction des Chemins de fer du Sud-Ouest. Pendant la dernière période de la grève, j'étais président du comité de grève, au grand mécontentement de l'administration qui n'aimait pas voir un ingénieur diplômé dans ce rôle. Avec l'appui des forces immenses que représentaient les travailleurs du rail, nous menâmes rondement l'offensive et nous rendîmes bientôt maîtres de la situation, non seulement sur les voies ferrées, mais dans toute la ville. Les autorités étaient débordées. Pourtant, on ne saurait dire que, de notre côté, nous voyions clairement la route à suivre : une sourde angoisse s'emparait de nous, car nous ne savions comment donner une fin avantageuse à nos interminables meetings.

Lorsque le Manifeste du 17 octobre⁹ fut proclamé, une nette confusion commençait à se répandre dans les rangs des cheminots, auxquels s'étaient joints les membres des diverses organisations révolutionnaires de Kiev. En réalité, secouée par la gigantesque vague du mouvement de grève qui soulevait toute la Russie, la masse des petits-bourgeois ne songeait qu'à la rive la plus proche : elle lui assurerait au moins un accroissement minimum des rares droits politiques et économiques qu'elle possédait auparavant. On comprend aisément à quels obstacles se heurtaient dans ce milieu nos appels mettant le peuple en garde contre les mirages de la Constitution et l'invitant à se préparer activement à l'inévitable lutte armée contre un adversaire perfide.

A Kiev, les réjouissances d'Octobre se terminèrent par une fusillade et une charge de cavalerie contre la foule rassemblée sur le Krechtchatik¹⁰ et autour du siège du Conseil municipal. Ce fut ensuite un effroyable pogrom et peu de temps après une sanglante répression contre les mineurs révoltés. J'échappai à l'arrestation en partant pour St-Petersbourg, ce St-Pétersbourg où se trouvait alors Vladimir Ilitch et d'où nous venaient d'éloquents recommandations : il fallait, avant tout, garder nos forces pour le moment opportun.

Le contraste entre Kiev livrée au pogrom et St-Pétersbourg, encore comblé de libertés constitutionnelles, était frappant. A Kiev, j'avais déjà pris l'habitude de ne point me séparer de mon revolver et je m'attendais toujours à une agression des Cent-noirs – ce n'était pas en vain que leur journal *le Kievlianine* (Le Kiénien), nous dénonçait presque quotidiennement, nous, les meneurs de cheminots en grève, nous les traîtres à la patrie. Ici, au contraire, dans les rues de St-Petersbourg, abondait une littérature « subversive » des plus virulentes. Des gamins se livraient hardiment au commerce des journaux et revues humoristiques – fort nombreux pour l'époque – en sautillant sur un pied et en répétant un refrain sur le Premier Ministre : « *Witte danse, Witte gambade, Witte chante ses petites chansons...* »

Ni les inoubliables scènes de désolation dont j'avais témoin à Kiev, ni l'arrestation de mes amis intimes ne pouvaient me faire accueillir avec optimisme cette trompeuse euphorie de St-Petersbourg. Il n'est pas donné à tout le monde de couvrir d'un vol d'aigle les pénibles échecs de la réalité. Obnubilé par les événements de Kiev, je craignais plus que tout de surestimer nos forces et nos possibilités. Je me souviens que j'eus à ce sujet plus d'une discussion avec Vladimir Ilitch. Cependant, il m'était impossible de ne pas m'émerveiller devant cette immense énergie qu'il suscitait à St-Pétersbourg. C'était pour ainsi dire son « coup d'essai ». Sorti de la clandestinité, il paraissait pour la première fois sur l'arène de l'histoire. Mais tous ceux qui avaient des yeux, avaient déjà su voir l'envergure historique que pouvait donner à cet homme une activité sans limites, au grand jour.

Les vives lueurs des révoltes paysannes, les premières mutineries de l'armée, les impétueuses vagues de grèves, tout semblait émaner de lui seul. Lui seul pouvait en faire le point et sans s'émouvoir ni des pertes ni des oscillations de la fortune dans la lutte insurrectionnelle, conduire le navire de la révolution au port qui lui assurerait un maximum de conquêtes avec un minimum de sacrifices.

Sans être encore reconnu par tous, compris seulement à demi, pour un très large cercle, Vladimir Ilitch était déjà pourtant le capitaine du navire de la révolution russe prolétarienne. « Un jour vaut une année », telle est la devise que doivent adopter les champions de la grande cause révolutionnaire. Et Vladimir Ilitch la suivait sans faiblir. Non content d'exploiter au maximum, grâce à une incisive parole imprimée, la possibilité de s'exprimer dans la presse et cela, sans jamais recourir à des termes voilés, il dirigeait tout notre groupe d'écrivains du Parti et l'incitait à ne point perdre de minutes précieuses dans la lutte pour l'éducation révolutionnaire des masses.

9 Manifeste du 17 octobre 1905 par lequel le tsar Nicolas II, effrayé par la révolution, annonçait l'octroi de libertés civiles et d'une représentation parlementaire.

10 Il s'agit de l'artère principale de la ville.

Lorsqu'on parcourt aujourd'hui les nombreuses œuvres qu'il écrivit pendant la première révolution russe, on est frappé, émerveillé, par sa perspicacité, par la précision des coups qu'il portait, par le caractère prophétique de ses prévisions, par l'effort colossal qu'il faisait pour arracher tous les masques dont aiment à s'affubler les ennemis du peuple, lorsque s'éveille chez celui-ci la volonté d'agir.

Je me souviens d'une intervention de Vladimir Ilitch au grand meeting qui se tint à la Maison du peuple de la **comtesse Panine**. À la tribune se succèdent des orateurs connus de tout St-Petersbourg. Les meilleurs éléments des cadets¹¹ et du Parti travailliste prennent la parole. Et voici qu'à cette même tribune monte un orateur nouveau, inconnu du public. Seuls son front singulièrement bombé et l'éclat pénétrant de ses yeux qui semblaient affectés d'un très léger strabisme attirent l'attention. Il ne parle qu'une dizaine de minutes, mais il est clair qu'il a déjà empoigné, ensorcelé à sa façon cette foule qui le dévore des yeux... Incontestablement, nous avons devant nous un redoutable tribun du peuple. Avec une logique de fer, il analyse pour ses auditeurs les événements dont ils ont été témoins et tous sont persuadés qu'il n'y a pas d'autre explication possible, de même qu'ils ne sauraient douter que deux fois deux font quatre. S'il en est ainsi, avec quelle indignation doit s'abattre le jugement de l'histoire, sur les têtes de ceux qui n'ont pas compris le sens si clair de ces événements, qui n'ont pas saisi le rôle déterminant du mouvement des bas-fonds populaires ! Mais ceux qui sont dignes du plus grand mépris, sont ceux qui s'efforcent de dissimuler leur véritable sens, ceux qui essaient de pervertir la conscience des masses laborieuses, d'endormir leur volonté avec des fables sur le port soi-disant atteint. Quels sont donc ces traîtres qui annulent les énormes sacrifices que le prolétariat a déjà consentis dans sa lutte libératrice, non seulement pour lui-même, mais pour la cause de tous les travailleurs ? Toute vérification faite, quelles que soient leurs belles paroles, tous les partis, y compris les menchéviks, sont coupables d'une telle trahison. Seuls les bolcheviks se maintiennent sans aucune déviation sur la bonne voie, celle qui mène à de véritables conquêtes révolutionnaires.

Chaque parole de cet orateur traduit une mûre réflexion, une ferme conviction, qui ont une portée beaucoup plus grande que les recherches oratoires ou les effets de voix. Lorsqu'il descend de la tribune, c'est un tonnerre d'applaudissements qui se transforment bientôt en ovations. Et l'on peut observer que même ceux qu'il vient de dénoncer participent à cet élan unanime. Mais, n'est-ce pas justement la force d'un tribun du peuple, de dompter les foules, en dépit de leur composition disparate ? Notre Vladimir Ilitch était ce tribun-là. Et il fallait déployer bien des ruses de conspirateur, pour que le nom de Vladimir Ilitch Oulianov-Lénine ne soit pas trop souvent mentionné lors de ces interventions.

A Moscou, le soulèvement de décembre avait été réprimé. St-Petersbourg observait un morne silence : Vladimir Ilitch se trouvait sur un terrain de plus en plus brûlant. Il était de plus en plus net qu'on sévissait contre les principaux artisans de la première révolution russe. Dans l'intérêt du Parti, il fut décidé d'envoyer Vladimir Ilitch le plus vite possible à l'étranger, ce qui ne se fit pas sans peine. Capitaine de notre navire, il le quittait vraiment le dernier. Nous eûmes d'abord beaucoup de mal à le persuader de s'installer ne fût-ce qu'en Finlande.

Je me rappelle une conversation que j'eus avec lui peu de temps avant son départ. Il avait pu se glisser un soir jusqu'à mon appartement après une journée de travail bien remplie, il était plein de vie et d'enthousiasme. Bien sûr, il fut question des derniers événements. Je lui démontrais que la décrue du mouvement des masses à la suite d'un essor gigantesque était peu favorable à l'activité des partisans isolés et que toute cette « terreur » partielle et ces « expropriations révolutionnaires » de toute sorte marquaient une baisse de la vague révolutionnaire. Lui, au contraire, voyait là une possibilité d'organiser des groupes de deux et de trois militants, gage d'une nouvelle vague montante du mouvement de masse. En fin de compte, Vladimir Ilitch avait parfaitement raison de dire que

11 Parti constitutionnel-démocrate (dit « cadet » pour ses initiales « K-D »), principal parti de la bourgeoisie libérale, fondé en octobre 1905 (son nom officiel était « Parti de la liberté du peuple »). Il regroupait les représentants de la bourgeoisie, des propriétaires fonciers et des intellectuels bourgeois et se prononçait en faveur d'une monarchie constitutionnelle par des réformes démocratiques graduelles. Après la victoire de la Révolution d'Octobre, les cadets furent la principale force politique de la contre-révolution.

l'efficacité des semailles de 1905 ne faisait pas de doute : dire que le sol par elles ensemencé pouvait s'avérer stérile, c'était prétendre que le pouls d'un immense pays, plein de forces, avait pu cesser de battre. Si les événements de 1905 avaient montré de façon manifeste que quelques milliers de révolutionnaires étaient capables de mettre en mouvement des centaines de mille de prolétaires et de leurs alliés, il s'ensuivait que la fois suivante des dizaines de milliers de ces révolutionnaires pourraient mettre en mouvement des dizaines de millions sous le drapeau du Parti et que la victoire serait certaine.

[Quand on se rappelle des erreurs de calculs analogues sur les temps et les périodes, erreurs commises par Marx et Engels, on en vient à se demander si cet optimisme dans l'appréciation de la durée n'est pas un des signes caractéristiques des natures véritablement révolutionnaires.]

Le rôle de Vladimir Ilitch pendant la période de marasme qui suivit le bouleversement de 1905, son activité intense au plus fort de la plus grande révolution du monde – notre Révolution d'Octobre, voilà des sujets si vastes, et sur lesquels il y a tant à dire que je ne voudrais pas les aborder en guise de conclusion à ces souvenirs. Mais lorsqu'on parle de Vladimir Ilitch, il est difficile de s'arrêter.

[On croit apercevoir, au terme du récit, le spectre de la mort ; faible est l'effort, trop faible la tentative pour reproduire ce qu'il y avait de grand, d'immense, d'immortel dans Vladimir Ilitch, ce qui faisait la beauté de cette inoubliable figure.

Mais il n'est plus : il est descendu de la muraille du Kremlin, notre veilleur infatigable, irremplaçable, notre fidèle ami, notre sage, notre chef. Oui, en vérité, irremplaçable, car lequel d'entre nous aurait osé, de son vivant, prendre sa place un seul instant?]

C'est au service de cette plus grande révolution du monde qu'il épuisa toutes ses forces et que l'intensité de sa pensée consuma son génial cerveau. Peu de temps avant sa dernière et fatale maladie, à peine remis d'une crise, il me disait avec un sourire perplexe : « *Il me semble que j'ai pris sur moi une trop lourde tâche...* » Il disait cela sur un ton interrogatif. En mourant, il se demandait encore s'il avait assez donné en donnant toute sa vie.

[La plus grande des révolutions a exigé de nous le plus grand des sacrifices. Notre pays a offert ce qu'il pouvait donner en conduisant au tombeau son inoubliable Ilitch.]

Penseur et révolutionnaire

Source : Lénine tel qu'il fut. Tome 2. Moscou, Editions en Langues étrangères, 1959, pp. 724-736. Notes MIA.

J'ai connu Lénine au cours de trente ans, aussi conçoit-on que nous nous soyons rencontrés à propos de toute sorte de questions. Mais je ne crois pas me tromper en disant que nos entretiens des cinq dernières années ont eu un caractère nettement technique. En d'autres termes, il voyait en moi avant tout un technicien, avec lequel il tenait à discuter les sujets qui l'intéressaient. Je ne parle pas des billets à mon adresse, qui se rapportaient à quelque invention ou au sort d'un inventeur. De nombreux témoignages prouvent aujourd'hui que Lénine s'est préoccupé, en vrai camarade, du destin personnel d'une multitude de gens. Parmi ces personnes, il y en avait beaucoup qui ne lui étaient rien personnellement, ni du point de vue du parti, et qui l'intéressaient exclusivement comme promoteurs de telle ou telle idée technique, surtout si la réalisation de cette idée pouvait exercer une influence progressiste, révolutionnaire.

Aux rares instants de loisir dont Lénine disposait pour les causeries amicales, je savais que le meilleur moyen de le distraire de ses graves soucis était de lui parler des nouveautés de la science, notamment des dernières conquêtes de la technique. Et naturellement, il s'intéressait surtout à celles qui pouvaient trouver une application immédiate chez nous, en Russie. Car Vladimir Ilitch alliait d'une façon merveilleuse les qualités d'un grand penseur à celles d'un révolutionnaire actif. Celles-ci le poussaient constamment à agir jusqu'au bout, renversant tous les obstacles qui se dressaient sur le chemin de l'idée juste.

La lutte était son élément préféré. Il savait trouver aussitôt l'application pratique, absolument concrète, des idées formulées dans une conversation dont le sujet semblait abstrait. C'est d'autant plus précieux que nos conditions objectives réclamaient et réclament toujours d'urgence cette mise en pratique immédiate.

La Révolution d'Octobre imposait à nos économistes un rôle de pionniers. L'immense pays venait de sortir d'un sommeil séculaire. Nous ne connaissions littéralement que l'abc de l'étude de nos ressources naturelles. Or, Lénine s'en rendait parfaitement compte, il jouissait plus que n'importe qui de l'autorité nécessaire pour passer d'une théorie juste à la pratique concrète, et pouvait abréger au maximum les douleurs de l'enfantement de la Russie nouvelle, soviétique. Aujourd'hui en relisant attentivement notre correspondance et en feuilletant mes mémoires, je vois mieux que jamais quel était le don d'anticipation de cet homme, quel sentiment il avait de la vérité, de la juste proportion des choses et combien de fautes, qui semblaient siennes, étaient commises en réalité par nous, ses collaborateurs.

La rapidité avec laquelle Lénine se retrouvait dans les questions techniques les plus complexes m'autorisait à affirmer en plaisantant que nous étions tous fort lésés par le destin qui lui avait fait consacrer ses années d'études à la jurisprudence et non à la technique. Mais ce qui rendait sa coopération inestimable pour nous, les techniciens, ce n'était pas seulement sa rapidité à saisir l'essence de la question, c'était surtout sa nature active, toujours prête à lutter, à renverser des obstacles susceptibles d'arrêter les moins timorés. S'il est vrai que le véritable technicien est avant tout un lutteur, il est certain que Vladimir Ilitch possédait de grandes aptitudes pour la création technique.

L'année 1921, cette sombre année de famine, était, selon moi, la dernière goutte qui fit déborder le calice d'épreuves échues à Lénine, et qui acheva d'épuiser ses forces.

Son état de santé au printemps de 1922 – la terrible insomnie qui lui empoisonnait déjà l'existence – nécessitait un repos prolongé et une bonne cure climatique. Le programme était bien conçu, mais, à notre grande douleur, nous ne réussîmes pas à le réaliser. La maladie progressa à un rythme accéléré et prit les devants. Néanmoins, le 6 avril 1922, à la veille de son départ présumé, Vladimir Ilitch m'écrivait :

« Martens m'a dit hier que la présence de mines de fer d'une richesse inouïe était « démontrée » (vous dites « presque ») dans la province de Koursk. S'il en est ainsi, ne faudrait-il pas, dès le printemps :

1) y poser les lignes de chemin de fer indispensables ?

2) préparer la tourbière (ou les tourbières ?) du voisinage pour la construction d'une centrale électrique ?

Si cette considération ne vous semble pas superflue, écrivez à Martens (et 2 mots à moi). Martens veut se rendre là-bas dans trois semaines environ...

Il faut mener l'affaire avec le maximum d'énergie. Je crains fort que sans un triple contrôle elle ne tombe à l'eau. »

Et voici un autre document caractéristique. **R. Klasson**, éminent inventeur de l'extraction hydraulique de la tourbe, qui connaissait Lénine depuis les années 90, envoie au commissariat du peuple du Commerce extérieur, avec copie au Comité général de la tourbe, une lettre de sept pages, dans laquelle il se plaint de toutes sortes d'empêchements qui freinent la réalisation de ses projets. Il décrit son voyage à l'étranger et les nouveaux procédés d'extraction de la tourbe, qu'il a vus en Allemagne. Il mentionne entre autres les presses « Madruck » qui permettent de réduire mécaniquement à 60 % l'humidité de la tourbe brute.

Cette lettre m'a été transmise par Lénine, et il faut voir comme il en a rayé les sept pages de soulignements simples et doubles, de notes en marge, de points d'exclamation et d'interrogation. Klasson lui-même ne devait pas s'attendre à ce que chaque mot de sa missive soit analysé avec un tel soin. Les notes montrent qu'à l'opposé de Klasson, Vladimir Ilitch trouvait les prix réclamés par les firmes allemandes rien moins que modiques ; il insista pourtant, malgré toutes mes objections, sur l'essai de ce procédé chez nous, aux environs de Moscou. Je me souviens qu'il me demandait avec intérêt pourquoi 60 % d'humidité passait pour un progrès considérable et pourquoi Klasson estimait que l'assèchement ultérieur de la tourbe serait relativement facile. R. Klasson avait envoyé sa lettre de Berlin le 23 mars 1921, c'est-à-dire en plein effondrement de notre plan de semailles, lorsque, au dire des témoins, la chaleur torride faisait jeter à Vladimir Ilitch des regards inquiets vers le ciel sans nuages...

On appelait Lénine « le grand initiateur et inspirateur de l'électrification de la Russie ». Ces mots n'avaient rien d'exagéré. Si le rapport sur l'électrification de la Russie fut inscrit à l'ordre du jour du VIII^e Congrès des Soviets, c'est à Lénine qu'on le doit. Il a signalé dans une de nos causeries que cela n'avait pas été sans peine. Il fit sensation en informant le Congrès que les travaux de la Commission d'Etat d'électrification de la Russie (GOELRO)¹² devaient constituer une sorte de nouveau programme du parti. Un tonnerre d'applaudissements répondit à sa déclaration qu'aux congrès suivants les rapports des ingénieurs et des agronomes qui participaient à l'édification de la Russie soviétique, seraient chose commune !

12 Goelro (*Gosudarstvennaya Komissia po Elektrifikatsi Rossi*) : Commission d'Etat pour l'électrification de la Russie, dont la constitution fut décidée lors du VIII^e Congrès pan-russe des Soviets qui s'est tenu à Moscou du 22 au 29 décembre 1920. Le plan d'électrification, prévu pour une durée 10 à 15 ans, projetait de construire 20 centrales thermoélectriques et 10 hydroélectriques d'une puissance totale d'1.500.000 Kilowatts/heure. Le plan fut essentiellement accompli en 1931, avec l'achèvement de l'immense barrage hydroélectrique du Dniepr.

L'idée même de l'électrification mûrissait depuis longtemps parmi nous autres techniciens, comme l'attestaient la croissance réelle du réseau électrique et les nombreux rapports aux congrès électrotechniques de Russie. En 1912 fut élaboré le projet d'une grande centrale alimentée par les vastes tourbières du district de Bogorodskoïé, près de Moscou. En 1915, à un congrès de spécialistes de la tourbe et de l'exploitation des gisements de lignite aux environs de Moscou, je fis un rapport sur l'importance pour la Russie des stations régionales fonctionnant à la tourbe. La même année, parut une brochure de l'ingénieur E. Buchheim *Pour la libération économique de la Russie*, dont l'auteur faisait valoir l'importance de l'électrification. On y lit notamment : « *L'électrification de la Russie deviendra, tôt ou tard, une mesure pressante, indispensable au bien-être et à la productivité du pays...* »

On pourrait citer beaucoup d'autres exemples prouvant que, dès avant la guerre, l'idée de favoriser l'essor de notre économie par l'électrification hantait les esprits.

Il est cependant indubitable que l'électrification de notre économie nationale, partie intégrante d'un plan unique d'économie socialiste, est l'œuvre de Lénine et dépasse par son envergure et par sa qualité tout ce qui a été fait auparavant dans ce domaine.

Si ardent adepte de l'électrification qu'il fût, Vladimir Ilitch tenait suffisamment compte du retard de notre économie et de notre pénurie de capitaux. Il voyait tout cela et se le représentait assez nettement, ne fût-ce que du fait que pour nombre de ses ouvrages il se documentait aux sources premières de la statistique russe. Mais il savait aussi que le soc de la révolution sociale labourait en premier lieu les plaines de la Russie et que, par suite, le rôle de la technique y était difficile à surestimer.

Quelle que fût son audace révolutionnaire, Lénine était solidement campé sur le sol de la réalité ; il semblait même sortir des profondeurs de ce sol, car il possédait au plus haut point le don de pénétrer les pensées et les sentiments des masses populaires, comme s'il leur était rattaché par des liens de proche parenté. Cela se manifestait entre autres par la simplicité et une saveur toute populaire de son langage, par le caractère de ses expressions, si scientifique que fût sa pensée.

Nous, les techniciens, savons à merveille comme il importe dans notre travail d'avoir l'esprit hardi et d'être sûr de son fait. Je crois que ces traits, à leur tour, déterminaient le penchant de Vladimir Ilitch pour la technique et les techniciens. Je n'oublierai jamais une soirée passée au Kremlin sur l'invitation de Lénine, où nous vîmes un film représentant le travail dans les tourbières et comparant les vieilles méthodes d'extraction aux nouveaux procédés. Et je me rappellerai toujours nos causeries de ce soir-là, l'intérêt que Lénine manifestait pour nos succès dans l'industrie de tourbe, son animation joyeuse et ses paroles encourageantes...

Le problème de la tourbe contribua, en général, à initier Lénine aux questions d'électrification. En décembre 1919, lors d'un entretien que j'eus avec lui, je caractérisai en détail l'importance éventuelle de la tourbe dans notre bilan des combustibles et le rôle de son extraction dans la production d'électricité. Quelques heures après être rentré chez moi, je reçus un mot de Lénine :

« Gleb Maximilianovitch !

Ce que vous m'avez dit de la tourbe m'intéresse vivement. Si vous écriviez un article à ce sujet dans la Vie économique (puis on le publierait en brochure séparée ou dans une revue) ?

La question doit être débattue dans la presse. »

Et il avait joint à son message le plan de l'article, tracé de sa main.

L'article qu'il désirait parut en feuilleton dans la *Pravda*. Dans la deuxième quinzaine de janvier 1920, j'envoyai à Lénine un article sur l'électrification de l'industrie et je reçus de lui le 23 janvier la lettre que voici :

« Gl. M !

J'ai lu votre article. C'est parfait.

Il en faudrait plusieurs de ce genre. On les publierait en brochure. Nous manquons justement de spécialistes qui voient grand ou qui savent prévoir.

Il faut 1) supprimer ou abréger provisoirement les notes. Il y en a trop pour le journal (je parlerai demain au rédacteur). 2) Ne pourriez-vous pas ajouter un plan non pas technique (c'est naturellement là un travail collectif et de longue haleine), mais politique ou d'État, c'est-à-dire la tâche qui incombe au prolétariat ?

Par exemple : en 10 (5 ?) ans nous construirons de 20 à 30 (de 30 à 50 ?) stations, pour couvrir le pays de centrales d'un rayon d'action de 400 verstes (ou de 200, si nous ne pouvons faire mieux) ; à la tourbe, à l'eau, aux schistes, au charbon, au pétrole (passer en revue sommairement la Russie entière, très approximativement). On commencera dès maintenant l'achat des machines et des maquettes nécessaires. Dans 10 (20 ?) ans nous rendrons la Russie « électrique ».

Je pense qu'un « plan » pareil – une ébauche de plan, non pas technique, je le répète, mais d'État – est à votre mesure.

Il faut le donner tout de suite, pour captiver les masses par une perspective nette et attachante, présentée d'une façon populaire (sur une base absolument scientifique) : mettons-nous à l'ouvrage, et d'ici 10 à 20 ans nous rendrons électrique toute la Russie industrielle et agricole. Nous obtiendrons jusqu'à tant (milliers ou millions de CV ou de kilowatts ?? je n'en sais rien) d'esclaves mécaniques, etc.

Si vous faisiez, en outre, une carte sommaire de la Russie, avec les centrales et leurs rayons d'action ? À moins que ce ne soit prématuré ?

Je le répète, il faut captiver la masse des ouvriers et des paysans conscients par un grand programme pour 10 à 20 ans.

Nous en reparlerons au téléphone.

Votre Lénine.

P.S. [Krassine](#) prétend que l'électrification de nos chemins de fer est impossible. Est-ce bien ainsi ? Dans ce cas, ce sera peut-être possible d'ici 5 à 10 ans ? peut-être est-ce possible dans l'Oural ?

Si vous faisiez un article spécial sur le « plan d'État » du réseau de centrales électriques, avec une carte ou leur énumération sommaire (leur nombre) et avec les perspectives susceptibles de centraliser l'énergie du pays tout entier ?

Téléphonez-moi, je vous prie, en recevant cette lettre, et nous en parlerons. »

Après cela, je rédigeai en quelques semaines une brochure intitulée *Tâches essentielles de l'électrification de la Russie*, et le camarade [Bontch-Brouévitch](#), pressé par Lénine, dut faire diligence pour la publier. Bien entendu, cet opuscule, écrit à la hâte, ne pouvait servir que provisoirement,

comme tract de propagande, et lorsque Lénine me proposa d'y mettre sa préface, je m'y opposai résolument, pour ne pas rattacher son nom à cette publication express.

La Commission d'État d'électrification de la Russie (GOELRO), organisée par moi et qui devait son existence exclusivement à Lénine, commença son travail à la fin de février 1920. Son activité intéressa vivement Vladimir Ilitch dès le début. Il fit la connaissance personnelle de plusieurs membres de la Commission et s'initia, par mon intermédiaire, aux secteurs principaux de notre travail. Il craignait tort de nous voir nous confiner dans un cercle étroit d'intérêts et de personnes, et insistait que les choses fussent menées de façon à propager l'idée même de l'électrification.

Que les camarades se rappellent les circonstances où nous vivions au début de 1920, lorsque nous avions encore un front de guerre et que la ruine économique empêchait la satisfaction des besoins les plus pressants de l'État. Et tout cela s'appesantissait en premier lieu sur les épaules de Lénine, ces épaules prêtes à supporter avec une abnégation sublime le plus lourd fardeau, du moment qu'il s'agissait des intérêts du prolétariat.

Il m'invitait souvent, dans ces soirées d'hiver, pour discuter telle ou telle question relative à nos travaux, et écoutait attentivement ce que je lui disais des travaux analogues effectués en Occident. Qu'on se rappelle [l'entretien du romancier anglais Wells](#) et de Lénine sur l'électrification de la Russie. Wells était persuadé que l'électrification convenait à un pays comme l'Angleterre, tandis que pour les étendues désertiques de la Russie c'était une chimère. Il reconnaissait néanmoins que la conviction de Lénine l'avait ébranlé, et il admettait même la possibilité d'électrifier la Russie, si Lénine prenait l'affaire en main.

Oui, Vladimir Ilitch, qui connaissait parfaitement les possibilités de la science et de la technique, avait en outre la foi inébranlable dans les forces des travailleurs de Russie, réveillées par la tempête de la Révolution. Que de fois, après nos entretiens, je m'en allais moi-même ragaillardi, plus certain que jamais de notre victoire ! Et lorsque à la fin de 1920, dans ma préface au rapport du GOELRO au VIIIe Congrès des Soviets de Russie, je parlai des mains vigoureuses des bâtisseurs de la vie, mon esprit n'évoquait pas seulement les millions d'ouvriers et de paysans, mais aussi l'image de leur guide hardi et impétueux, animé par la foi en leurs forces créatrices.

Un jour, en causant avec Lénine, je lui citai les chiffres de production des lampes à incandescence aux États-Unis. Compte tenu d'une population de 100 millions d'habitants, il se trouvait que cet éclairage à l'électricité était démocratique. Je me souviens que nous étions parvenus à la conclusion qu'après dix ans d'efforts inouïs, on pourrait, en régime soviétique, populariser les conquêtes de la science et de la technique à une cadence beaucoup plus rapide que les Américains. Tout le succès de l'entreprise dépendait de ce seul moment décisif : nulle part au monde il n'existait de contact aussi étroit, sincère, absolu, avec les grandes masses, lors de la mise en pratique d'une idée concernant les intérêts de ces masses. Ceci étant, les réalisations du domaine économique étaient inévitablement soumises à la loi générale énoncée par Marx et selon laquelle la productivité d'un acte historique est directement proportionnelle à l'importance des masses populaires qu'il intéresse. Certes, les visées de nos décrets devançaient parfois la réalité, mais ne recourons-nous pas sciemment à l'anticipation, voyant dans le décret, en plus de la formule sèche de la loi, le verbe vivant de la propagande ?

Quelques semaines après cet entretien avec Lénine, je reçus de lui cette lettre caractéristique :

« Voici l'idée qui m'est venue à l'esprit.

Il faut faire la propagande de l'électricité. Comment ? Pas seulement par la parole, mais par l'exemple. Qu'est-ce que cela veut dire ? L'essentiel, c'est de la populariser. Il faut pour cela élaborer, d'ores et déjà, un plan d'éclairage électrique de chaque maison en R.S.F.S.R. C'est un plan à longue échéance, car nous n'aurons, de longtemps, ni les 20 000 000 (à 40 000 000 ?) d'ampoules, ni les fils, etc.

Il faut néanmoins faire ce plan tout de suite, même s'il est prévu pour plusieurs années.

Ceci en premier lieu.

Deuxièmement, il faut établir tout de suite un plan réduit et, troisièmement – c'est là l'essentiel – il faut savoir provoquer l'émulation et l'initiative des masses pour qu'elles passent aussitôt à l'action. »

Comme ces lignes caractérisent bien le dynamisme de leur auteur et justifient le nom de « lampes d'Ilich » donné aux ampoules électriques dans nos vastes campagnes !

Pour terminer en 9 mois le rapport sur l'électrification, notre Commission dut travailler avec une hâte fébrile. Des chapitres entiers de ce livre étaient envoyés à l'imprimerie sitôt dactylographiés, sans qu'on eût le temps de les revoir, ou peu s'en fallait. Or, nous avions un premier lecteur extrêmement attentif et exigeant : Lénine avait réclamé un exemplaire des épreuves. Je me rappelle mes angoisses en attendant son coup de téléphone. Ce qui m'inquiétait surtout, c'était le chapitre sur la question agraire, dont Vladimir Ilich était très grand connaisseur et qui avait été si difficile à traiter du point de vue spécial de l'« énergétique ». Mais j'éprouve de la joie rien qu'au souvenir de son attitude envers notre ouvrage collectif.

Malgré ses lacunes et ses défauts, le destin de notre œuvre ne nous donnait pas de souci, car son critique et son premier lecteur était un homme dont les ennemis eux-mêmes ne contestaient pas la perspicacité. Elle témoigne que le même esprit génial et la même main de fer guidaient la révolution sociale et la technique moderne, dont l'union devait assurer une vie de bonheur et de fraternité.

* * *

L'homme nous est cher dans toute la diversité de sa nature, surtout s'il est de l'espèce rare des génies dévoués à l'humanité. Or, c'est à cette catégorie qu'appartenait notre Vladimir Ilich Oulianov-Lénine, si simple, toujours accessible à son entourage le plus large, aimant avec abnégation les « laborieux et les opprimés ».

Si vous nous demandez à nous autres, vieillards, qui avons eu la chance de connaître Lénine, s'il n'avait pas de traits qui auraient pu être améliorés, nous serons unanimes à vous répondre : le « mieux » eût été l'ennemi du « bien », c'est le cas de le dire...

Au premier contact, on se sentait tonifié par le flux d'énergie qui émanait de ce lutteur passionné, ingénieux, favorisé par le sort et possédant une haute érudition. Son bon sens inné s'encadrait originalement d'une capacité universelle, d'une « somme d'intellect » extraordinaire.

L'on sait que Liszt recommandait au compositeur russe Borodine de se rappeler avant tout que les grands hommes ne craignent jamais d'être fidèles à eux-mêmes. Chez Lénine, cette manifestation éclatante d'une personnalité authentique, jamais camouflée, sautait aux yeux dès l'abord, et l'impression se confirmait à mesure qu'on le connaissait davantage.

Qu'il se rende à une séance du Comité central ou du Conseil des Commissaires du Peuple, qu'il s'apprête à parler à un meeting monstre dans un atelier d'usine (c'était pour lui particulièrement émouvant), qu'il prépare un discours au Théâtre Bolchoï, qu'il attende un visiteur chez lui, dans ces petites chambres intimes du Kremlin – il demeure toujours le même Vladimir Ilich Lénine, recueilli, armé pour la lutte contre tout ce qui empêche les hommes de vivre humainement, si simple et d'un si irrésistible pouvoir de persuasion.

Il ne disait que les vérités qu'il jugeait indispensables et il les disait carrément, sans se préoccuper du malaise qu'elles pourraient causer à nombre de ses auditeurs.

Le jacobin [Robespierre](#) veillait, paraît-il, à ce que son costume devînt aux yeux des masses un attribut spécifique de sa personne.

Lors de la première visite de [Louis Blanc](#) chez Karl Marx, celui-ci le surprit en train d'arranger sa tenue devant la glace du vestibule. Cela l'abassa aussitôt dans son estime.

Rien de pareil ne pouvait arriver à Lénine. Son costume était toujours simple, modeste, sans aucune prétention.

Je considère ma rencontre avec lui comme l'événement le plus heureux de ma vie, et son activité révolutionnaire comme le plus grand bonheur de notre patrie ; le fait qu'à l'époque à la fois glorieuse et critique que traverse l'humanité, le génie de Lénine se révèle toujours à de nouveaux millions d'hommes, est le facteur le plus sûr du progrès.

Et on ne saurait donner un meilleur conseil aux gens que celui de consulter fréquemment les œuvres de Lénine, d'étudier le trésor inépuisable qu'il nous a légué dans ses travaux, dans l'exemple de sa vie.

Que ces lignes de [Gorki](#) sont justes :

« Il y avait en lui une sorte de magnétisme qui attirait les cœurs et les sympathies des travailleurs. » Et plus loin : « Il avait un rire charmant, le bon rire de celui qui, sachant discerner à merveille la sottise humaine et les ruses acrobatiques de l'intelligence, goûtait la naïveté enfantine des cœurs simples.

Giovanni Spadaro, un vieux pêcheur, a dit de lui :

— Seul un honnête homme peut rire comme ça. »

Un jour un commissaire du peuple avec lequel j'étais toujours en contradiction et moi-même nous fîmes irruption dans le cabinet de Lénine, situé à côté de la salle du Conseil des Commissaires du Peuple – il avait confié ce jour-là la présidence à un autre. Le commissaire et moi faisons pleuvoir des accusations réciproques ; Lénine essaya d'abord de nous écouter, mais nous vîmes bientôt son visage se colorer, ses yeux pétiller de malice, et il rit aux larmes en s'écriant :

— Non, mais voyez-les : ils se figurent que je puis comprendre un traître mot du torrent de paroles qu'ils déversent !...

Et il ne restait aux adversaires acharnés qu'à rire avec lui. Oui, c'était vraiment un homme attrayant !

Ce n'est pas assez de dire qu'il cherchait toujours à s'entourer de gens doués et énergiques. Il était littéralement prêt à les « choyer », se réjouissait de leurs succès et leur pardonnait souvent des « faiblesses » qui, semblait-il, ne pouvaient échapper à son regard perçant.

Et lorsqu'on insistait en sa présence sur les « qualités négatives » de tel ou tel camarade, il interrompait brusquement les propos mesquins :

— Dites-moi plutôt quelle est sa ligne de conduite politique.

En même temps, quelle sollicitude envers les camarades, quelle bonté de cœur !

Lénine écrivait et lisait très vite, et avec des particularités charmantes. Il écrivait sans ratures, d'une jolie écriture perlée, soulignant d'un ou même de deux traits ce qui lui paraissait essentiel (surtout dans les messages privés). C'était souvent un avertissement amical : gare, ne glissez pas à cet endroit !

La lecture de Lénine avait aussi un caractère original : ses yeux vifs et brillants couraient prestement à travers les pages du livre ou du manuscrit, sans rien laisser échapper.

S'il prenait devant moi un livre nouveau, je ne pouvais m'empêcher de sourire... Qui chasse bien trouve, je le savais par expérience : malheur à qui n'était pas sincère ou qui faisait preuve d'un conformisme obséquieux.

Si le livre était à lui, Lénine ne craignait pas d'écrire en marge des remarques qui allaient droit au but.

Un soulignement et deux points d'interrogation : soyez sûrs que l'auteur a été pris en flagrant délit. Un « *hum, hum* » expressif, noté en marge, signifie qu'à y regarder de plus près on saura à quoi s'en tenir sur le compte de l'auteur...

La nature ardente de Vladimir Ilitch s'extériorisait par la célérité des gestes, l'éclat ironique des yeux admirables, une sorte d'élan naturel de tout son être, une perception aiguë du monde environnant...

Une fois, aux dernières années de son activité, je lui demandai :

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas, Vladimir Ilitch, de vous délasser un peu en écoutant de la bonne musique ?

— Impossible, Gleb Maximilianovitch : elle m'impressionne trop.

Et l'on sentait que cet homme, qui était maître de son entourage, l'était encore plus de soi-même.

Cette éducation, Lénine la devait naturellement à sa famille très unie, très douée, et aux événements peu communs, parmi lesquels l'avaient entraîné les destinées révolutionnaires de notre pays, mais avant tout il la devait à lui-même, à la discipline de fer qu'il s'était imposée dès le jeune âge et qu'il observa jusqu'à la fin de ses jours. Il avait le droit d'être exigeant envers les autres, parce qu'il l'était infiniment pour lui-même.

Lénine s'irritait d'entendre donner à quelqu'un la vague caractéristique de « brave homme ». « *Que m'importe qu'il soit « brave homme », répliquait-il. Dites-moi plutôt quelle est sa ligne de conduite politique...* »

Lénine était un camarade du parti, dans le meilleur sens du mot, et il n'avait pas son pareil sous ce rapport. De son vivant, nous sentions tous son regard amical et pénétrant nous surveiller sans relâche, et il se hâtait de venir à notre aide, plein de bonne volonté et de délicatesse, pour peu qu'il nous vit dans l'embarras. Entre amis, il devenait aussitôt l'âme de la société.

C'est dans son voisinage qu'on entendait les discussions les plus vives et les rires les plus joyeux. Très bien renseigné sur les particularités de chaque camarade, il savait aborder les gens selon leur caractère. Tout comme Marx, il ne détestait qu'une chose : l'affectation, la pose, la phraséologie.

Il a consumé ses forces, brûlé son cerveau génial au service de la plus grande révolution du monde. Peu avant la maladie qui devait l'emporter, à peine rétabli de l'accès précédent, il me disait avec un sourire confus : « *Je crois, en effet, que je me suis surmené...* ». Il parlait sur un ton interrogateur. En mourant, il se demandait encore si sa mise, la mise de sa vie entière, avait été suffisante.

Lénine et le travail de planification

Source : Lénine tel qu'il fut. Tome 2. Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1959, pp. 736-744.

À mesure que s'accroît notre édification socialiste, l'importance de la planification devient de plus en plus évidente. Mais pour mieux se rendre compte des problèmes de notre édification planifiée, pour mieux comprendre son « type », il est utile de connaître de plus près les tâches que Lénine posait au Gosplan¹³.

Ces souvenirs pourront aussi aider nos contemporains à apprécier toute la grandeur des directives du XXe Congrès du parti¹⁴, les sommets du sixième quinquennat, d'où l'on aperçoit réellement les cimes du communisme.

L'attitude de Lénine envers le projet d'électrification de la R.S.F.S.R. (G.O.E.L.R.O.) est exprimée dans son célèbre discours au VIIIe Congrès des Soviets de Russie et dans de nombreuses notes. À un moment donné, il jugeait même possible de transformer le G.O.E.L.R.O. en commission permanente auprès du Conseil des Commissaires du Peuple. Il m'écrivait dans une lettre du 6 novembre 1920 :

« Que valent tous les « plans » (et toutes les commissions et programmes de planification) sans un plan d'électrification ? Ils ne valent rien. En somme, c'est le G.O.E.L.R.O. qui doit être le seul organisme de planification auprès du Conseil des Commissaires du Peuple... »

On voit donc l'importance que Lénine attachait au plan d'électrification dans notre travail de planification, et la nécessité qui s'imposait à ses yeux de relier l'activité de nos principales institutions d'Etat à un système cohérent d'organismes de planification.

La préparation urgente du rapport du G.O.E.L.R.O. au VIIIe Congrès des Soviets de Russie me détournait, naturellement, des problèmes d'organisation, et je n'y revins avec Lénine qu'en février 1921, pendant mes vacances à Arkhangelskoïé, près de Moscou. Vladimir Ilitch m'y rendit visite et nous fixâmes, au cours de cette entrevue, la composition approximative de la future « Commission d'Etat de planification générale » et ses fonctions essentielles. J'ai gardé une lettre de Lénine qui remonte à cette époque et où il m'écrit, entre autres (la lettre est datée du 25 février 1921) :

« ... Vous devez créer dans la Commission de planification générale un Bureau archifirme... qu'on vous aide et vous dispense du travail administratif... Vous devez être « l'âme » de l'affaire et le chef idéologique (surtout repousser, refouler les communistes dépourvus de tact et capables d'effaroucher les spécialistes)... Votre tâche est de découvrir, de choisir et de faire travailler des organisateurs, des administrateurs capables... de fournir au Comité central du Parti communiste de Russie les moyens, les NB //// données, les matériaux permettant de les apprécier. »

13 Commission, puis Comité d'État pour la planification, créée en 1921 pour succéder au Conseil supérieur de l'économie nationale.

14 Le XXe congrès du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) s'est tenu à Moscou du 14 au 25 février 1956.

En ouvrant, le 5 avril 1921, la séance solennelle du Bureau récemment homologué du Gosplan, je m'arrêtai en détail à la liaison des travaux du Gosplan et du G.O.E.L.R.O. J'envoyai le sténogramme de mon discours à Lénine et reçus aussitôt de lui ces instructions catégoriques :

« G.M. !

Je vous renvoie votre discours.

Son défaut principal est de trop parler de l'électrification et pas assez des plans économiques courants.

L'accent n'est pas mis à l'endroit voulu.

Quand j'avais affaire à des « raisonneurs » communistes qui, sans avoir lu le « Plan d'électrification » ni en avoir compris l'importance, disaient et écrivaient des sottises sur le plan en général, j'étais obligé de leur fourrer le nez dans ce livre, car il n'est ni peut-être de plan plus sérieux.

Quand j'ai affaire aux auteurs de ce livre, je leur fourrerais le nez ailleurs, dans les questions relatives aux plans économiques courants.

Occupez-vous-en dès maintenant, messieurs les professeurs !

Votre électrification est in allen Ehren !¹⁵ Nous lui rendrons son dû. La 1e édition est rédigée. On la corrigera et on publiera la 2e. Les spécialistes de telle sous-commission écriront une douzaine de décrets et de décisions sur l'enseignement de l'électricité et du plan d'électrification, etc. Nous le sanctionnerons.

Quant à la Commission d'État de planification générale, elle ne doit pas s'occuper de cela, mais consacrer sur-le-champ toutes ses forces aux plans économiques courants.

Le combustible dès aujourd'hui. Pour 1921. Maintenant, ce printemps.

Collecter le fatras, les déchets, les matériaux morts. S'en servir pour les échanger contre du blé.

ET AINSI DE SUITE.

C'est là-dedans qu'il faut « leur » fourrer le nez. C'est à cela qu'il faut les employer. Maintenant. Aujourd'hui.

Une ou deux sous-commissions à l'électrification. Huit ou neuf sous-commissions aux plans économiques courants. Voilà comment il faut répartir les forces pour 1921.

Votre Lénine. »

En jetant un regard rétrospectif sur cette rude étape initiale, on voit nettement les progrès réalisés depuis.

Le printemps de 1921 fut le plus terrible de ceux que vécut la Russie soviétique. La sécheresse croissante se manifesta dès avril et mai. Les semailles étaient en grande partie manquées. La crise du combustible avait pris une forme très aiguë, compromettant la métallurgie qui se relevait à peine de la ruine.

15 À l'honneur ! (NR.)

Et l'avenir promettait une famine sans précédent. C'est à cette époque de grands soucis que Lénine eut à méditer les moyens d'action du Gosplan. Le 12 avril, il m'écrivait :

« La question de la mise au point du plan d'Etat, non comme service mais comme plan, est pressante. »

Dans ce message, il me réclame *« le bordereau résumé : 3 chiffres (bois, charbon, pétrole) »* et le plan pour 1922. Non content de cette lettre, il m'en envoie une autre le lendemain, où il me demande si la tâche est claire et m'enjoint de *« voir les achats qu'il y a lieu de faire à l'étranger pour supprimer, coûte que coûte, la misère... »*

Ces messages illustrent suffisamment la situation qui força le Gosplan à s'occuper avec une telle fébrilité du combustible et du ravitaillement, à côté de questions purement administratives, comme, par exemple, l'organisation de la Direction générale des combustibles et d'un comité de contrôle pour le transport des denrées alimentaires.

Les temps étaient durs. Mais quel bonheur c'était de marcher la main dans la main avec un dirigeant comme Lénine, et de pouvoir au besoin recourir à ses sages conseils ! Sa pensée travaillait sans relâche dans les domaines économiques et politiques, et demeurait constamment dans une tension extrême.

Son trait le plus frappant était la faculté de rester toujours en contact avec la réalité « la plus réelle ». D'où son antipathie pour la sagesse entre guillemets, pour l'académisme abstrait, pour les raisonnements creux. En abordant la question qui l'intéressait, il prenait, comme on dit, le taureau par les cornes et arrachait implacablement tous les masques pour déceler le visage de la vie réelle que son esprit créateur s'appliquait sans cesse à rendre meilleure.

On imagine son indignation devant les amas de résidus de notre passé, qui se dressaient sur notre chemin presque à chaque pas. Aussi notre activité économique, visant à l'assainissement des rapports entre les hommes, devait-elle, à ses débuts et pendant de longues années, revêtir le caractère d'une âpre lutte contre de nombreux courants opposés. C'était encore Lénine qui, à ce front, nous donnait l'exemple du courage et de l'énergie dans les situations les plus critiques.

Le 4 juillet 1921, il m'adresse une lettre intitulée *« Idées relatives au « plan » économique d'État »* :

« Notre erreur principale était, jusque-là, d'avoir compté sur le mieux, ce qui nous faisait tomber dans des utopies bureaucratiques. Une part infime de nos plans était réalisée. La vie riait de nos plans, tout le monde en riait. Il faut que cela change du tout au tout.

Comptons sur le pire. Nous en avons une expérience assez restreinte, mais pratique. »

Dans cette lettre mémorable, Vladimir Ilitch donne un résumé de plan calculé, fondé sur une base réelle. Il propose de *« l'effectuer à toute vitesse », de « faire travailler 70 % des membres du Gosplan 14 heures par jour (que la science se résigne : les rations alimentaires sont bonnes, aussi faut-il travailler) »*.

Lénine exige que les fonctionnaires du Gosplan surveillent chacun 30 entreprises importantes.

« Veuillez, écrit-il, en surveiller 30 sans relâche. Vous en répondrez... »

Surveiller sans relâche, c'est répondre sur sa tête de la consommation rationnelle du combustible et du pain, de l'approvisionnement maximum en ce qui concerne ces deux marchandises, du transport maximum, de l'économie de combustible (dans l'industrie, aux chemins de fer, etc.)... »

Il est caractéristique que Lénine, loin de prêter à ses prescriptions la forme d'une directive péremptoire, semble faire des propositions à méditer, à peser. La lettre précitée se termine par une phrase qui dénote bien la modestie de son auteur.

« Voici ce que je pense du Gosplan. Réfléchissez-y. On en causera.

Lénine. »

Ce message témoigne de l'angoisse du temps de disette. D'un autre côté, il souligne on ne peut mieux l'importance de la planification et le rôle du Gosplan dans la lutte contre les plus graves effets de la ruine. Lénine exigeait avant tout qu'on regardât les choses en face ; il insistait pour que les travailleurs de la Révolution, au lieu de planer dans l'empyrée, élèvent sans répit, pierre par pierre, l'édifice de notre avenir et visent aux progrès indispensables, sans se laisser rebuter par les besognes les plus ingrates à première vue.

Il sentait que dans la lutte pour le réalisme de l'édification, pour les progrès nécessaires, les chiffres et les faits dont disposent les organismes suprêmes de l'État sont les dérivées d'une valeur très relative, qui demandent à leur tour une vérification et une révision fondamentales.

Lénine remontait aux sources premières, directement aux fabriques et usines, piliers de notre économie, d'où les lignes citées ci-dessus, et les bases du mécanisme d'État, d'où ses recommandations persévérantes à nos conférences économiques.

Il exigeait une connaissance si parfaite de la réalité, qu'on avait de la peine à trouver des hommes qui fussent à la hauteur des tâches posées. Au Gosplan nous cherchions à engager des spécialistes versés dans le métier. S'ils avaient en plus le titre de professeur, la planification avait naturellement tout à y gagner.

Lénine attachait une grande importance au concours des spécialistes et intervenait souvent dans la presse contre la malveillance à leur égard, attribut inévitable de la bataille que le prolétariat livre à ses ennemis pour les premiers progrès économiques.

Tout en se rendant compte des défauts propres au travail des spécialistes qui se trouvaient encore entre deux camps – ce n'est pas sans raison qu'Engels a appelé cette catégorie de gens « lait caillé » – Vladimir Ilitch n'en était pas moins prêt à défendre le personnel du Gosplan contre les attaques injustifiées.

La gravité de la situation en 1921, la pénurie évidente de matériaux pour la planification à grande échelle, enfin l'absence de réserves quelconques permettant de manœuvrer en vue de maintenir tel ou tel niveau de production, tout cela, comme nous l'avons vu plus haut, incitait Lénine à mettre sans cesse en garde les fonctionnaires du Gosplan contre la surestimation de leurs forces et de leurs moyens, contre les utopies bureaucratiques et la bureaucratisation de leur activité. Dans la planification, il voyait avant tout un élément de lutte pour la réalisation même du plan, pour la conquête graduelle du terrain où se déroulerait par la suite un travail économique efficace, d'une large envergure. Voici ce qu'il m'écrivait dans une de ses lettres :

« Le plus grand danger, c'est de bureaucratiser le plan économique d'État.

C'est un danger immense...

Je crains fort qu'en envisageant les choses sous un autre angle, vous ne le voyiez pas...

Un plan entier, complet, effectif, équivaut actuellement pour nous à une « utopie bureaucratique ».

Ne la poursuivez pas.

Dégagez par fragments, immédiatement, sans perdre un jour ni une heure, l'essentiel, le minimum des entreprises, et mettez-les sur pied.

Nous en reparlerons personnellement avant votre rapport. Réfléchissez-y. »

J'ai souvent constaté que des camarades occupés à une tâche d'économie pratique supposaient dans le travail du Gosplan des conditions particulièrement favorables pour « s'adonner aux sciences et aux arts ». Or, dans le travail de synthèse du Gosplan, la disproportion entre nos moyens et la réalité, entre la théorie et la pratique, se sentait plus que partout ailleurs.

À beaucoup d'entre nous, fonctionnaires du Gosplan, l'activité purement pratique semblait un véritable repos, car nous étions constamment contrariés par des lacunes qui caractérisaient le début de la lutte pour l'économie planifiée, cette lutte qui ne promettait la victoire qu'à l'étape finale, d'une pénible montée. Le plus grave était le manque de ressources économiques dans la rude année 1921.

J'étais souvent obligé de m'entretenir durant des heures avec Lénine sur les questions les plus diverses, relatives au Gosplan, et de m'écarter, de son consentement, des lignes droites et justes que son esprit sagace avait tracées, car leur réalisation exigeait le travail supplémentaire d'un agent spécial : le temps...

Je me rappelle qu'à la fin de 1921 j'éprouvai le besoin d'exposer dans un texte à part la théorie de planification à laquelle j'étais parvenu après mon travail au G.O.E.L.R.O. et au Gosplan, en étudiant l'état de notre économie. Je fis donc un résumé détaillé de mon livre, qui parut plus tard sous le titre *Problèmes économiques de la R.S.F.S.R. et travaux de la commission d'État de planification générale (Gosplan)*, et j'envoyai ce résumé à Lénine pour qu'il l'examinât. Il m'envoya aussitôt en réponse un mot bref, mais fort encourageant :

« G. M. ! J'ai lu votre ouvrage et je l'approuve beaucoup, beaucoup. Préparez-le au plus vite et dictez.

Il serait indiqué de parler, en outre, de la nouvelle politique économique. Le meilleur, selon moi, serait d'insérer la chose dans divers chapitres (en présentant sous différents aspects la place, la portée, le rôle général de la nouvelle politique économique). À chaque chapitre, ou presque, on pourrait (et devrait, selon moi) ajouter une ou deux pages spécifiant que la nouvelle politique économique ne modifie pas le plan économique d'État et reste dans son cadre, mais change la façon de le réaliser.

Votre avis ?

Salutations ! Lénine. »

Dans ce travail, la tâche initiale du Gosplan était considérablement élargie et son activité, comme on le voit, était prévue pour une longue durée.

* * *

Les directives de Lénine sur la nécessité de coordonner dans nos plans la méthode scientifique avec l'expérience des masses laborieuses, continuent à rendre de nos jours d'immenses services. Pour tenir compte de l'expérience des masses, le parti et le gouvernement ont conféré maintes fois avec les travailleurs, force décisive de « l'accélération socialiste », comme disait Lénine.

Il affirmait que les grandes réalisations s'accompagnaient toujours de grandes épreuves. Mais au cours de ces épreuves, les hommes soviétiques ont étonnamment évolué, grâce à la révolution culturelle résultée des victoires d'Octobre. Et si l'on ajoute à cela les progrès véritablement révolutionnaires de la science et de la technique de nos jours, on ne saurait surestimer l'importance de cette révolution culturelle.

Il est intéressant de souligner que Marx avait prévu le temps où le rendement des moyens techniques dépasserait de beaucoup les frais nécessaires à leur création. Les draglines marcheurs, les dragues aspiratrices et les autres puissants mécanismes modernes, qui remplacent le travail de milliers d'hommes, sont une confirmation éclatante de ces prévisions.

Le rôle de l'homme dans le travail social se transforme. Ce n'est plus un simple agent qui crée une valeur d'échange proportionnelle aux dépenses de son labour personnel, c'est le contrôleur responsable d'un matériel complexe. La science devient une grande force productive, qui assure de plus en plus l'accroissement de la richesse sociale.

Les tâches du sixième quinquennat sont renforcées dans leur réalisme par la somme des résultats de la révolution culturelle et de la révolution scientifique et technique, rattachée à l'emploi pacifique de l'énergie nucléaire.

Nos critiques étrangers se rendent-ils compte de cette particularité de notre sixième quinquennat ?

Qui vivra verra !

Saltykov-Chtchédrine, Mikhaïl Evgrafovitch (1826-1889), fonctionnaire au ministère de la Guerre, puis de l'intérieur et des finances, écrivain satirique russe, collaborateur de revues littéraires, dont « Sovremenik » de Tchernichevsky.

Lavrov, Piotr Lavrovitch (1823-1901) sociologue, philosophe, mathématicien publiciste et historien révolutionnaire. L'un des principaux théoriciens du populisme révolutionnaire russe. Colonel d'artillerie, il fut chassé de l'armée pour ses liens avec les révolutionnaires et s'exila en France, Suisse et Grande-Bretagne, soutenant notamment la Commune de Paris et nouant des liens avec Marx et Engels.

Nevzorova-Krjijanovskaya, Zinaïda Pavlovna (1869-1948), chimiste, enseigna dans les écoles du soir pour ouvriers avec N. Kroupskaïa. Membre de l'Union de lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière de Saint-Petersbourg (1895) et du POSDR (1898). Épouse de G.M. Krjijanovsky. Arrêtée et déportée (1899). Secrétaire du Bureau central de l'organisation russe de l'« Iskra » (1902), bolchevique en 1903. Après la révolution de Février 1917, active au Soviet de Moscou. Après Octobre, directrice adjointe du département extrascolaire du Commissariat du peuple à l'Instruction publique et vice-présidente du Comité central pour l'Éducation politique de la République (*Glavpolitprosvet*). A ensuite mené des travaux scientifiques et pédagogiques.

Radchenko, Ivan Ivanovitch (1879-1942), social-démocrate depuis 1898. 1918-1931. En 1921-1922, vice-commissaire du peuple au Commerce extérieur. En 1923-1931, membre du présidium et vice-président du Conseil suprême de l'économie nationale de la RSFSR.

Starkov, Vassili Vassiliévitch (1869-1925), ingénieur, rencontre Lénine en 1893 et participe à la création de l'Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière de Saint-Petersbourg.

Arrêté et déporté en 1895. Cesse son activité politique après la Révolution de 1905. Directeur d'une centrale électrique à Moscou (1907). Après la Révolution de 1917, travaille au Commissariat du peuple au Commerce extérieur. Envoyé en Allemagne en tant que représentant commercial adjoint (1921).

Panine, Sofia Vladimirovna (1871-1957), Comtesse, membre du comité central du parti bourgeois Cadet. En 1917, a été vice-ministre de l'assistance publique, puis vice-ministre de l'éducation publique dans le gouvernement provisoire bourgeois. Après la révolution d'octobre, rejoint Dénikine, puis émigre.